

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

20e ANNEE—No 59

MONTREAL, 13 JUIN 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



LES TROUBLES EN MACÉDOINE : BATAILLE DE BANITZA.—Plus de soixante Bulgares et cinq Turcs tués, tandis qu'un grand nombre de maisons furent incendiées durant le combat

ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION

Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50



Que de fois des touristes étrangers et même des Canadiens, en passant au Sault-au-Récollet, ont demandé l'origine de ce nom donné aux rapides qui séparent l'île de Montréal de l'île Jésus, et n'ont pu obtenir qu'une réponse assez vague ?

— Il paraît, disait l'un, qu'un Récollet s'est noyé ici, il y a longtemps, bien longtemps.

— C'est pas ça, répondait un autre, c'est parce qu'un Récollet, poursuivi par les sauvages, a sauté d'un bord sur l'autre côté de la rivière.

— Mais non, objectait un troisième, tu comprends qu'il n'y a pas de bon sens dans ce que tu dis. Le Récollet était poursuivi, c'est correct, et, se voyant perdu, il est sauté à l'eau, espérant se sauver comme ça.

Bref, tout cela était très vague, et les citoyens du Sault-au-Récollet ont eu une excellente idée en élevant une statue au pauvre religieux qui a trouvé la mort dans ces rapides, victime, non d'un accident ou d'une folle tentative, mais bien de son zèle religieux. C'est un martyr.

Ce triste événement eut lieu en 1625, c'est-à-dire bien avant la fondation de Montréal, ni d'aucun établissement français dans cette région, alors tout à fait sauvage, mais que de braves missionnaires parcouraient déjà seuls, sans autre protection que celle du ciel.

M. l'abbé Beaubien, curé du Sault, s'est exprimé ainsi à ce sujet :

Le 25 juin 1625, le R. P. Nicolas Viel descendait la rivière du Sault avec une flottille huronne. Deux ans auparavant, il avait été évangéliser cette peuplade. Il avait réussi à faire des prosélytes, mais, un grand nombre demeurant fidèles à leurs superstitions et au culte idolâtre, avaient voué une haine mortelle au Père Viel, et ne cherchaient que l'occasion pour le mettre à mort. Tout à coup, une tempête s'élève et disperse la flottille huronne, les infidèles s'emparent du Père Viel et d'Ahuntsic et les jettent dans le dernier saut.

" Ces martyrs, dit l'éloquent orateur, ont dormi de longues années dans l'oubli, mais le jour de leur glorification est arrivé, grâce à l'esprit de foi et à la générosité des paroissiens du Sault-au-Récollet."

Ahuntsic était un Huron, prosélyte et ami du Père Viel. Ce bon sauvage a aussi sa statue.

— Hier, en entendant encore parler des désastres occasionnés par la baisse des valeurs canadiennes, — on est bien forcé d'y penser, puisque c'est le sujet de toutes les conversations, — je faisais, en moi-même, un rapprochement entre la spéculation et les courses d'automobiles.

Vous ne voyez pas le rapport que peuvent avoir ces deux sujets, je vais vous le montrer.

La course d'automobiles qui devait avoir lieu, dernièrement, de Paris à Madrid, a été arrêtée, comme vous le savez, à Bordeaux, à la suite d'accidents épouvantables dus à la vitesse excessive déployée par les automobilistes.

On en est arrivé à parcourir quatre-vingt-huit milles à l'heure, vitesse supérieure à celle d'un train-express, et il en est résulté des collisions, des morts et des blessés nombreux.

Comme la manie des automobiles se répand de plus en plus aux États-Unis et qu'elle commence à envahir le Canada, il est bon de connaître les dangers auxquels on s'expose à vouloir toujours aller de plus vite en plus vite.

Voici l'opinion d'un spécialiste pour les maladies du cerveau :

" Si ces automobiles de course atteignent une vitesse de quatre-vingts milles à l'heure, ils doi-

vent se diriger eux-mêmes, car aucun cerveau humain ne peut parer aux éventualités possibles, si cette vitesse est maintenue pendant une période assez longue.

" L'animal humain n'est pas fait pour marcher à une vitesse de quatre-vingts milles à l'heure. Ni le cerveau, ni l'oeil humains ne peuvent aller de pair avec cette vitesse. Le cerveau se refuse de répondre à l'effet qu'on lui demande ; aussi, l'automobile continue sa marche, sans le cerveau qui est supposé le diriger, et l'obstacle inattendu est écrasé ou l'automobile est mis en pièces avant que l'activité mentale entre en jeu.

" Cette folie de battre des records est un état mental anormal. Je voudrais beaucoup pouvoir examiner quelques-uns de ceux qui en souffrent. S'ils continuent pendant un temps assez considérable, ils sont sûrs d'être atteints d'une sérieuse maladie mentale."

La course à l'argent, sans trêve ni merci, par la spéculation à outrance, doit évidemment produire les mêmes résultats.

L'animal humain n'est pas fait, non plus, pour résister aux coups, aux émotions que lui causent les hausses et les baisses subites, auxquelles il n'a pu préparer son cerveau. Le désespoir et la joie occupent sa pauvre tête sans transition suffisante pour la reposer, et les secousses répétées doivent inévitablement amener un résultat fatal.

On m'affirme que le fléau de la spéculation se répand dans les campagnes, où des agents envoyés par je ne sais quels misérables, persuadent aux habitants qu'ils peuvent faire fortune en peu de temps en jouant à la Bourse, et que bien des villages en ont déjà souffert.

Si cela continue, on prépare une génération de fous que les maisons de santé ne suffiront pas à contenir.

— En fait d'état mental, je me demande quel était celui de cette pauvre femme, pendant les vingt ans qu'elle a dormi, avant de mourir.

Jamais on n'avait constaté sommeil aussi prolongé.

Perrault nous a bien conté qu'une jeune fille a dormi cent ans, et il a même fait de cette aventure le sujet d'une histoire charmante, " La Belle au bois dormant ", mais ce Perrault ne m'inspire pas une confiance illimitée, car il nous a conté tant de chose impossibles qu'il est sujet à caution.

La jeune femme dont je vous parle, Marie Boyenval, vivait dans un petit village de France, quand, en 1883, son jeune enfant mourut dans des circonstances tellement étranges que la justice s'occupa secrètement de cette affaire.

Un jour d'été, que la jeune mère était occupée à repasser, un voisin se montra à la fenêtre et lui dit :

— Voilà les gendarmes qui viennent vous arrêter.

Ce mauvais plaisant mentait, mais le coup était porté, et la malheureuse tomba comme une masse. On la mit au lit et on essaya par tous les moyens à la faire revenir de ce qu'on croyait un évanouissement.

Elle n'était pas évanouie, elle dormait.

Le sommeil se prolongeant, le cas fut soumis aux médecins les plus éminents, qui essayèrent les douches, l'électricité, etc. ; rien n'y fit, et la pauvre femme dormit ainsi vingt ans durant. On sentait battre le coeur, la respiration, quoique très faible, était cependant sensible. On nourrissait la malade par injection et en lui introduisant des aliments légers dans l'estomac.

Elle vivait, mais pensait-elle ? On l'ignorera toujours ; incapable de parler et de faire un signe, elle était comme morte au monde extérieur, mais rien ne prouve qu'elle n'en pouvait rien percevoir, car on a vu des personnes plongées dans un sommeil léthargique, dire, à leur réveil, qu'elles entendaient tout ce que l'on disait autour d'elles, mais qu'il leur était impossible de faire le moindre mouvement ni de dire un mot.

Depuis quelques mois, on s'apercevait que la dormeuse s'affaiblissait et, de plus, qu'elle était atteinte de phtisie ; sa mort n'était plus qu'une question de temps.

Enfin, un matin de mai dernier, la malade se réveilla, balbutia quelques mots, regarda les personnes qui l'entouraient, et rendit le dernier soupir, emportant dans la tombe le secret que l'on aurait tant voulu connaître : à savoir si elle avait eu quelques heures de raison pendant son long sommeil.

— Un mois et demi sans une goutte de pluie et les forêts en feu, tel est le joli bilan de notre printemps canadien.

Aux États-Unis, dans l'Ouest, c'est le contraire : la pluie et les inondations ont fait des ravages incalculables.

En Europe, à part la Turquie, toutes les nations sont assez prospères.

En Asie, les Turcs tuent, massacrent et pillent comme leurs congénères d'Europe, et les Chinois, les Russes et les Japonais se regardent comme des chiens de faïence.

En Afrique, les promesses de fortune et de prospérité faites au Boers ne semblent pas être sur le point de se réaliser. La misère y est terrible.

Dans l'Amérique du Sud, on se bat toujours un peu, histoire de n'en pas perdre l'habitude et de s'entretenir la main.

— La journée du 3 juin laissera un souvenir peu agréable dans la mémoire de beaucoup de personnes.

Le district de Québec a été terriblement éprouvé, ce jour-là, et tout le long du chemin de fer du Lac Saint-Jean, les rares voyageurs qui se sont aventurés sur les trains de cette région, disent que jamais ils n'ont vu de spectacle aussi terrifiant. Du feu partout ! De tous côtés une mer de feu !

A Québec même, l'atmosphère, tout imprégnée de fumée, s'obscurcit d'heure en heure jusqu'à ce qu'enfin, à deux heures, il devint dangereux de s'aventurer dans les rues, et nécessaire d'allumer partout. Cela dura jusqu'à quatre heures, alors que la " grande noirceur " diminua pour faire place à un jour blafard.

Chaque année, nous assistons à des feux de forêts, mais il y a longtemps que l'on n'avait vu pareil spectacle.

Des Européens fraîchement débarqués, pris de peur, se demandaient s'ils ne devaient reprendre le vapeur et s'en retourner chez eux, mais le calme des Canadiens leur en imposa probablement, car ils sont restés.

Le même jour, on annonçait que le prix du pain avait augmenté d'un centin, à Toronto, par suite de la hausse de la farine, et que le mouvement allait atteindre notre province.

Dans l'après-midi, le bruit courait aussi que le charbon était de cinquante cents plus cher que la veille, et qu'une nouvelle grève était imminente.

Tout cela, joint à la tristesse des gens " lavés " à la Bourse, n'était pas d'une gaieté folle.

— Je ne voudrais pas terminer ma lettre en vous laissant dans de tristes idées, et, bien vite, je m'empresse de vous dire deux mots du joyeux quatre-vingtième anniversaire de la naissance de l'honorable Gédéon Ouimet, que l'on a célébré, le 3 de ce mois, à Saint-Hilaire.

Quatre-vingts ans ! On ne le croirait guère, en le voyant encore, si vert, et si actif dans l'accomplissement de ses devoirs, car l'honorable M. Ouimet, après avoir été député-procureur général, premier ministre, surintendant de l'Instruction publique (pendant vingt-cinq ans), est encore conseiller législatif et membre du Conseil de l'Instruction publique, et ne manque jamais une séance, où sa parole autorisée est toujours écoutée avec attention.

M. Ouimet jouit d'une magnifique vieillesse, aimé et respecté de tous ceux qui connaissent les détails de sa vie sans tache, dont les actes ont toujours été guidés par les principes les plus rigides de l'honneur.

Que Dieu donne encore de longs jours au beau et bon vieillard de Saint-Hilaire !

— Deux conseillers législatifs sont plus âgés que M. Ouimet : l'honorable J. K. Ward, qui vient d'entrer dans sa quatre-vingt-cinquième année, et l'honorable de Boucherville, qui est âgé de quatre-vingt-un ans.

Tous deux sont encore solides comme des hommes de cinquante ans, et, pourtant, ils se souviennent que, dans leur jeunesse, les vieux de l'autre siècle leur disaient que, de leur temps, on était bien plus fort que les jeunes de leur époque.

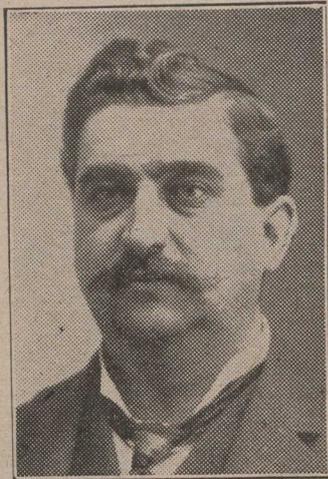
Les trois exemples que je viens de citer prouvent bien que la vieille histoire se répète.

Et que dire du doyen de tous les hommes politiques du monde, de l'honorable sénateur Wark (ne pas confondre avec l'honorable J. K. Ward), qui a eu cent ans au mois de mai, et qui assiste régulièrement aux séances du Sénat, à Ottawa !

LEON LEDIEU.

LE CLUB DE CROSSE "NATIONAL"

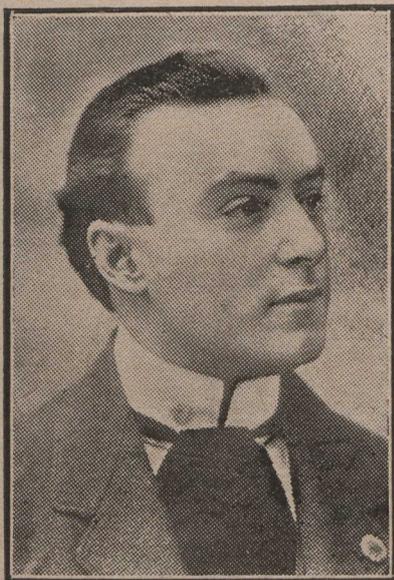
L'Album Universel est heureux de saluer la réorganisation du club de crosse "National".
Grâce à l'habileté des vigoureux athlètes qui la



M. A. MEUNIER, président de l'Association Nationale de Montréal.

composent, la nouvelle équipe fera honneur à son glorieux passé dans le domaine du sport.

L'Association Nationale de Montréal a fait preuve d'un tact remarquable dans le choix de ses principaux officiers. Le président, M. A. Meunier,



M. A. BEAUDOIN, secrétaire de l'Association Nationale de Montréal.

est déjà très avantageusement connu des cercles sportifs. M. A. Beaudoin, le secrétaire du club, est tout à fait digne du poste de confiance qui lui a été confié. Malgré les nombreuses occupations qui le retiennent à son magnifique magasin, 270 rue Saint-Laurent, M. Beaudoin, grâce à sa grande activité, saura remplir avec zèle ses fonctions de secrétaire et travailler avec ardeur à la prospérité du club.

Nous souhaitons succès à la vaillante équipe du "National".

BIBLIOGRAPHIE

Monsieur R. Beaupré vient de doter ses citoyens de Montréal d'un guide très appréciable, qui ne saurait manquer d'obtenir la faveur du public.

Ce guide est pourvu d'informations précises et de renseignements utiles propres à éclairer ceux qui habitent Montréal et les nombreux touristes qui parcourent sans cesse, en tous sens, la métropole canadienne.

La carte de Montréal qui accompagne ce précieux "vade mecum" est unique en son genre, et elle est la plus complète de toutes celles qui ont été publiées jusqu'ici.

EPURONS NOTRE LANGUE

GUERRE AUX LOCUTIONS VICIEUSES

BAQUER. — Est un anglicisme qui s'emploie trop souvent dans le sens de soutenir, seconder. Ne dites pas, par exemple : Jean ferait banqueroute s'il n'était BAQUE par Pierre. Dites plutôt : Jean ferait banqueroute s'il n'était SOUTENU par Pierre.

BARAUDER. — N'est pas français, bien que ce verbe soit très souvent employé pour "SE PROMENER EN TOUT SENS". Au lieu de dire : Jacques ne fait que BARAUDER, il serait plus français de dire : Jacques ne fait que SE PROMENER EN TOUT SENS.

BARBEAU. — Ne saurait désigner convenablement un HANNETON ni une TACHE D'ENCRE, car ce mot a un tout autre sens. Dites, par exemple : J'ai peur des HANNETONS, mais non pas : J'ai peur des BARBEAUX. Autre exemple : Au lieu de dire : Votre cahier est rempli de BAR-

BEAUX, dites plutôt : Votre cahier est rempli de TACHES D'ENCRE.

BARGAINE. — Provient de l'anglais "bargain", qui veut dire TRANSACTION, MARCHE. Guerre à cet anglicisme ! Ne dites donc pas : Je viens de conclure un bon BARGAINE, mais dites plutôt : Je viens de conclure un bon MARCHE.

BAROQUETTE, BEROUETTE. — Tels sont les mots qui s'emploient à tort pour désigner une BROUETTE. Au lieu de dire : Pascal fut l'inventeur de la BEROUETTE, dites : Pascal fut l'inventeur de la BROUETTE.

BARRE. — Est un anglicisme, dès que ce mot s'emploie pour indiquer la tribune où comparaissent les témoins, au Palais de Justice. Ne dites donc pas : Quel témoin est à la BARRE ? Dites plutôt : Quel témoin est à la TRIBUNE ?

L'EDUCATEUR.

PREMIÈRES COMMUNIANTES

Parmi les frais lilas, les renaissants feuillages,
Par ce printemps qui chante et rit dans les villages,
Par ce dimanche clair, fillettes au front pur
Qui marchez vers la messe entre les jeunes branches,
Avez-vous pris au ciel, communiantes blanches,
Vos robes de lumière où frissonne l'azur ?

Je le croirais à voir votre frêle cortège
S'épanouir au jour, dans sa candeur de neige,
Sous la brume du voile aux flots éblouissants,
A la douce pudeur de vos bouches de vierges,
Au mignon bouquet d'or qui fleurit vos grands
[cierges,
Au paradis qui luit dans vos yeux innocents.

Comme tout alentour vous bénit et vous fête !
Les vieux chaumes moussus ont émaillé leur faite
Et leur courbe arrondit de plus souples contours,
Tout brille. L'herbe tendre et d'aurore arrosée
D'où s'élève l'encens de la blanche rosée,
Déroule sous vos pas ses rubans de velours.

Et, blanches, vous allez. Voici l'église proche.
Votre cœur bat plus fort ; plus fort tinte la cloche ;
Des vieillards attendris sont au pied de la tour.
Le porche est grand ouvert : entrez, vierges mi-
[gnonnes,
Et puis faites, au bout de vos cierges de nonnes,
Brûlantes, rayonner des étoiles d'amour.

Extase ! doux effroi de volupté mystique !
Sous vos doigts frémit la page du cantique
Lorsque vous chanterez : "O doux Jésus, des-
[cends !
Ah ! viens, divin époux, te mêler à notre être !"
Puis vous verrez trembler l'hostie aux mains du
[prêtre
Dans le vertigineux nuage de l'encens.

Recevoir dans son corps le Dieu qui fit la terre !
Filles, vous ignorez l'orgueil de ce mystère
Et vous préférez même au grand Ressuscité
Le beau Crucifié mourant sur la colline ;
Vous l'aimez pour son front que couronne l'épine,
Pour le grand trou qui saigne à son divin côté.

Et surtout vous l'aimez l'enfant rose qu'inonde,
Comme le tendre agneau, l'or de sa toison blonde,
Qui s'en vint tant de fois sourire à vos berceaux,
Avec ses yeux si clairs, quand vous étiez petites.
N'est-ce pas pour cela que vous tressaillez, dites,
Filles qui frissonnez sous les sacrés arceaux ?

vainement la raison succède à la Foi morte.
A votre souvenir que nul souffle n'emporte,
Qui n'a senti vibrer comme un rayon d'Eden !
Chantez, vierges ! Demain l'été fera sa gerbe ;
A l'automne les fruits mûrs tomberont dans
[l'herbe ;
Chantez au blanc printemps votre premier hymen !

JULES BRETON.

THE GLADIATOR

Marche de John Phillip Sousa. — (Voir musique)

Cette marche du célèbre chef d'orchestre demande une exécution vigoureuse et brillante. La mesure (C barré) en est à deux temps (une blanche par temps). De violents contrastes d'exécution donneront à l'oeuvre l'impression un peu spéciale et caractéristique de ce genre de morceau : les "f" et les "ff" succèdent sans transition aux "p" et réciproquement. A la seconde reprise de la première partie, bien faire ressortir les accents placés sur le 1er temps de deux en deux mesures d'abord, puis sur certains temps successifs ou alternants. Le début du trio, très soutenu et chanté, fera contraste avec le passage suivant en "f" rythmé et marqué du poignet. La finale (grandiose) en pleine sonorité demande un maximum d'éclat et de force.

POSTE EN FAMILLE

M. G., Montréal. — "Venez-vous" paraîtra dans notre prochain numéro.

Combes. — L'article en question sera publié dès que possible. L'abondance des matières est la cause de ce retard.

L'HOMME VÉRITABLE

Qu'est-ce qu'un homme ? C'est celui qui prie et se confie en Dieu, son Seigneur. Tout peut l'abandonner, il ne désespère pas : l'homme religieux ignore ce que c'est que la crainte.

Qu'est-ce qu'un homme ? C'est celui qui porte au plus profond de son être ces trois choses : la foi, l'amour du vrai et de la liberté. Cette armure ne trompe pas : nul ne peut la briser.

Qu'est-ce qu'un homme ? Celui qui sait aimer d'un cœur ardent et sincère. La sainte flamme de l'amour grandit le courage et rend le bras fort comme l'acier.

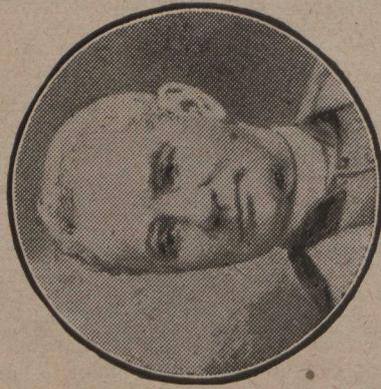
Qu'est-ce qu'un homme ? Celui qui sait se battre pour sa femme et ses enfants. L'homme sans cœur n'a ni joie ni courage : il ne faut pas compter sur lui.

Qu'est-ce qu'un homme ? Celui qui sait mourir pour la liberté, pour son devoir et le droit. Un cœur religieux se résigne à tout, il n'y a pas pour lui de malheur véritable.

Cet homme mourra, quand il le faut, pour Dieu et sa patrie. Du cœur, de la bouche et de la main, il les sert jusqu'au tombeau.

En avant donc, enfant, au combat, avec l'aide de Dieu, car il n'y a que Dieu qui puisse nous secourir ; c'est de lui que viennent le bonheur et la victoire !

LE CINQUANTENAIRE DE LA FONDATION DU COLLÈGE DE LÉVIS



Mgr J.-D. DEZIEL, premier curé de Lévis, fondateur du collège de Lévis.



M. l'abbé TELESPHORE LACHANCE, supérieur du collège de Lévis.



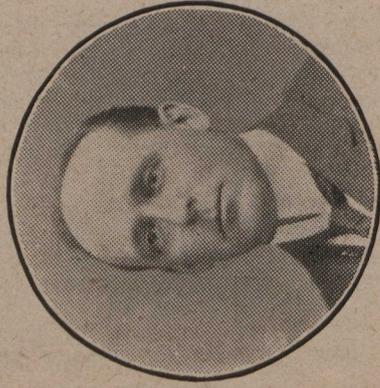
M. l'abbé CHS.-ED. CANIER, ancien supérieur.



M. l'abbé AUGUSTE MARCOUX, professeur de rhétorique, membre de la corporation.



M. l'abbé CELESTIN LEMIEUX, vice-supérieur et préfet des études.



LOUIS-V. FILTEAU, secrétaire du comité de Montréal.



M. ARTHUR TANGUAY, président actif du comité de Montréal.



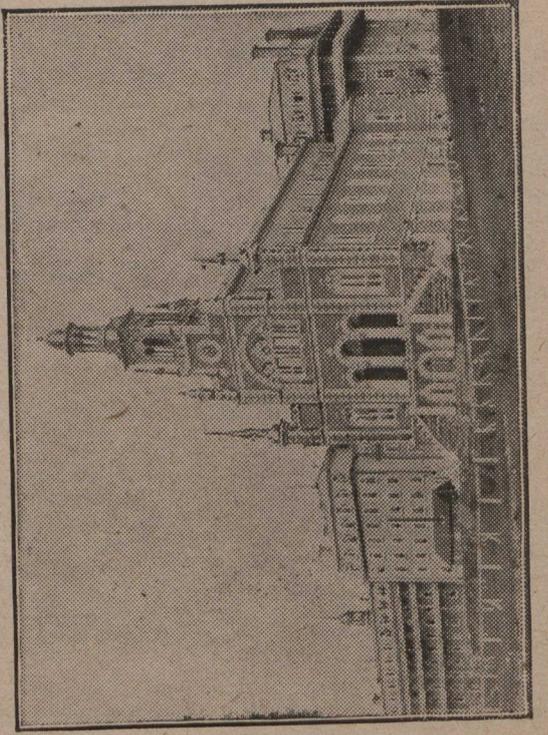
Hon. LOMER GOUIN, président d'honneur du comité de Montréal.



M. l'abbé GAUDIASSE LEMIEUX, directeur des élèves.



M. l'abbé IRENE LECOURS, procureur.



CHAP ELLE DU COLLEGE DE LEVIS

FÊTES GRANDIOSES À L'HORIZON

La célébration du cinquantenaire de la fondation du collège de Lévis, les 22, 23 et 24 de juin courant, promet de donner lieu à des démonstrations grandioses.

Le collège de Lévis est aujourd'hui une des plus importantes maisons d'éducation du pays. Il fut fondé en 1851, par le curé Déziel. Le nouvel établissement fut béni, le 27 octobre 1853, par Mgr Turgeon, archevêque de Québec. L'enseignement fut d'abord confié aux Frères de la Doctrine Chrétienne. En 1860, les directeurs du séminaire de Québec prenaient la direction du collège de Lévis.

Enfin, en 1875, le collège de Lévis formait une corporation indépendante. L'année suivante, on établissait définitivement le cours classique, et, en 1880, le collège de Lévis s'affiliait à l'Université Laval. Depuis cette époque, les élèves du collège de Lévis ont remporté huit fois le prix du prince de Galles. Le collège de Lévis compte aujourd'hui plus de 600 élèves. La chapelle du collège de Lévis passe à bon droit pour un beau monument d'architecture.

Nul doute que les fêtes jubilaires en question vont jeter un nouveau lustre sur le collège de Lévis, qui passe à bon droit pour l'une de nos maisons d'éducation les plus brillantes de la province.



LE COLLEGE DE LEVIS

M. F. LHOMME

“La comédie d'aujourd'hui”

MM. Perrin et Cie, de Paris, sont les éditeurs d'un volume dont l'apparition assez récente a jeté la plus grande consternation et suscité le plus vif ressentiment parmi les malfaiteurs et les charlatans de la poésie, du roman, du théâtre et du journalisme contemporains.

L'ouvrage dont il s'agit est intitulé “La Comédie d'aujourd'hui” et a pour auteur M. F. Lhomme, professeur agrégé de l'Université de France.

“La Comédie d'aujourd'hui” est presque absolument inconnue au Canada, et, l'avouerais-je ? je ne la connaîtrais pas encore moi-même, si je n'eusse eu la bonne fortune d'en recevoir un exemplaire de l'éminent conférencier français, le Père Lejeune, de l'Université d'Ottawa.

Le récent volume de M. Lhomme est, sans conteste, une des oeuvres les plus fortes qui aient été publiées depuis cinquante ans, et son auteur, en le signant, a écrit du même coup son nom au fronton du temple des gloires les plus pures de la France. C'est un livre où domine la probité, où rayonne le talent, je pourrais dire le génie, et qui aurait fait l'admiration de La Bruyère. M. Lhomme a fait la guerre à l'impudence des exploités de scandales, à la vanité des sociétés d'admiration mutuelle, il y flagelle sans merci les ridicules et les vices de ce qu'il appelle la “Mascarade des lettres”.

Dans sa préface, M. Lhomme dit :

“Les chevaliers d'autrefois se mettaient en campagne pour redresser des torts ; je suis leur exemple, à ma manière. Je combats pour la raison et le sens commun ; ils souffrent chacun de rudes atteintes ; il est juste qu'ils soient défendus. Dans cette mascarade des lettres, où s'agitent tant de choses leées, j'appelle à moi ceux qui sont encore sains d'esprit. Ils sont nombreux, mais ils doutent d'eux-mêmes. Le triomphe insolent de la sottise les épouvante, et ils vont, le front bas, résigné à tous les outrages. J'ose essayer de les rallier, de les grouper, de les pousser contre l'ennemi commun. Quelle que puisse être la fortune d'un tel effort, il vaut la peine d'être tenté.

“Je dédie ce livre aux honnêtes gens et je leur confie le soin de le faire connaître et de le défendre.”

M. Lhomme a dédié sa “Comédie d'aujourd'hui” aux honnêtes gens, et leur a confié le soin de la défendre. C'est pour cela qu'il faut que ce livre soit connu au Canada, c'est pour cela que les lettrés consciencieux du pays doivent se le procurer et tâcher de le répandre par la parole et par la plume, sont tenus en honneur de donner à M. Lhomme, non seulement une adhésion de principe, mais encore une adhésion des plus actives. Pour ma part, je serai tout ce qui sera en mon pouvoir pour propager la “Comédie”, que je considère comme un véritable chef-d'oeuvre.

Le grand critique français, M. Edmond Biré, a publié dans “L'Univers”, de Paris, un article de dix-sept colonnes sur l'ouvrage de M. Lhomme, et j'en détache les lignes que voici :

“La Comédie d'aujourd'hui est un beau livre, où il y a plus que du talent... Le vrai talent est aujourd'hui fort rare ; mais plus rare encore est le courage, non pas, grâce à Dieu, le courage militaire, mais le courage intellectuel et moral. Combien ne saluerions-nous pas un livre comme celui de M. Lhomme, où le courage égale le talent ?”

Oui, M. Lhomme a autant de talent que de courage. Nourri des classiques du XVII^e et du XVIII^e siècles, il écrit dans une langue qui captive et éblouit, et sa phrase, courte, nette et claire, comme une épée, est ciselée d'une main prestigieuse. En tout cas, je ne puis résister à la tentation de faire admirer encore à mes lecteurs quelques lignes du grand critique parisien :

“Je m'indigne, dit M. Lhomme, des attentats qui, chaque jour, sont plus audacieux, contre la langue, contre le plus vulgaire bon sens. Les éloges qu'on donne publiquement à la sottise la plus manifeste m'irritent et me révoltent. Il me semble que c'est l'édifice si laborieusement élevé par nos pères qu'on bat en brèche, et je me dresse pour le défendre. Je sais bien que le flot des barbares monte, comme la mer, et va tout submerger ; je ne l'arrêterai pas, parce que je ne suis pas de taille à lutter contre lui. Il me plaît, malgré tout, d'être écrasé dans ce combat ; j'aime à rire à la

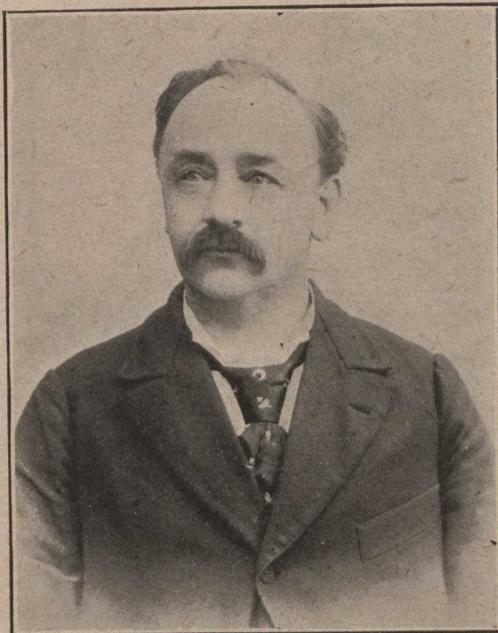
barbe des triomphateurs ; si mon sabre n'a plus ni tranchant, ni pointe, j'ai mon sifflet, et j'en étourdis les sots jusque sur leurs fauteuils académiques.

“Il est bon d'inquiéter les médiocres, de les troubler dans leur satisfaction, de leur faire entendre d'après vérités ; c'est la revanche du bon sens ; c'est sa vengeance, et il ne se vengera jamais assez, car il a été maltraité sans mesure.”

M. Lhomme manie avec une extrême dextérité le fouet de la satire, et les écrivains qu'il donne à ceux qui corrompent la langue, à ceux qui gâtent les moeurs, à ceux qui exploitent la sottise pour monter sur le pinacle, sont d'un formidable justicier. L'auteur de “La Comédie d'aujourd'hui” s'est fait le vengeur des grands écrivains et il a droit à l'admiration et à la reconnaissance de tous ceux qui s'occupent, en France comme au Canada, des choses intellectuelles.

L'éminent collaborateur du “Journal des Débats”, M. A.-Albert Petit, en parlant de l'oeuvre de M. Lhomme, s'est exprimé ainsi :

“Il ne faut pas attendre de lui les ménagements auxquels la critique littéraire nous a habitués et qu'il n'est pas seul à trouver excessifs. On est obligé d'avouer que, sauf de méritoires exceptions,



M. F. LHOMME

la critique n'est trop souvent qu'un échange de compliments, à charge de revanche.

“La passion maîtresse de M. Lhomme, celle qui lui a fait tirer la plume comme d'autres tirent l'épée, part d'un sentiment trop généreux pour ne pas lui valoir la sympathie. C'est l'amour de la belle langue française, telle que nous l'ont léguée plusieurs générations de grands écrivains. Il ne pardonne pas à ceux qui travaillent à la corrompre. Et il les voit pulluler partout, sur les fauteuils de l'Académie comme dans les bureaux de rédaction, il a voulu appeler les honnêtes gens aux armes contre le péril national.”

Beaucoup d'autres écrivains probes et impartiaux de France, comme M. Emile Trolliet, du “Moniteur Universel”, M. Charles Vincent, de la “Gazette de France”, ont hautement rendu justice à M. Lhomme, lui ont fait les plus grands éloges, l'ont chaleureusement remercié d'avoir vengé les lettres et les moeurs.

Je le répète, “La Comédie d'aujourd'hui” est l'oeuvre d'un homme qui a autant de probité que de talent, et je brûle du désir de la faire connaître à mes compatriotes, je me permets de conseiller à messieurs les directeurs de nos maisons d'éducation de donner en prix aux élèves des classes supérieures. Depuis quelques jours, les principaux libraires de Montréal et de Québec l'ont en vente, et j'ose espérer qu'ils en écoulent un nombre assez considérable pour les encourager à annoncer dans les journaux un ouvrage destiné à faire aimer de plus en plus notre belle langue, à nous faire détester davantage les lauréats du snobisme, à nous prémunir contre les dangers auxquels nous exposent les élucubrations des parnasiers, des symbolistes, des décadents et des pornographes, qui se publient en France et commencent à s'introduire dans notre pays.

W. CHAPMAN.

LE CANADA FRANÇAIS

APPRECIÉ PAR UN FRANÇAIS.

Toutes proportions de densité de population gardées, rien ne ressemble plus que le Canada actuel à certaines contrées de l'ancienne France, notamment la Saintonge et surtout la Normandie. Les moeurs originales s'y sont perpétuées, à travers les années, et les souvenirs de la mère-patrie ont été entretenus par la tradition orale et la tradition parlée. Pour quiconque pénètre dans une exploitation franco-canadienne, l'illusion est complète. Un Normand, sauf la différence de climat, se croirait en plein pays natal. Nous-mêmes, nous fûmes témoins, il n'y a pas si longtemps, d'un phénomène de cette nature, en attendant parler, comme ils parlent là-bas, avec l'accent du plus pur terroir normand, des Canadiens-français qui nous rendaient visite à Paris. Et cela n'a rien que de bien naturel, puisque le langage originel s'y transmet de génération en génération.

Des romanciers français, presque contemporains, Gabriel Ferry, par exemple, et Paul Duplessis, pour n'en citer que deux, qui ont promené leur observation au Canada même ou dans le voisinage, ont mis en scène des Canadiens-français, dont ils ont fait des héros antiques. Tels le “Coureur des Bois” et le “Batteur d'Estrade,” héros plus grands que nature, assurément, mais qui représentent si bien la race, avec sa bonhomie, sa force physique et ses qualités cordiales. Tels ils étaient au siècle avant-dernier, tels ils sont encore aujourd'hui, un peu modifiés sans doute par une civilisation plus avancée et plus ingénieuse, mais obligés encore de vivre, pour un bon nombre, dans les vastes solitudes de leurs exploitations rurales et de leur commerce de pelleteries, toujours prospère, en dépit de chasses incessantes et d'une destruction d'autant plus active qu'elle reste plus rémunératrice.

* * *

Là, on vit en famille, et comme on y est à peu près exempt des soucis de la vie matérielle, les enfants ne manquent pas. C'est là, dans ces foyers privilégiés, que l'on se plaît, aux heures des veillées, à remuer d'antiques souvenirs. Les plus anciens les transmettent aux plus jeunes, et l'on y chante souvent en choeur des chansons du pays natal, vieilles de plus d'un siècle et qu'on y répétait déjà du temps de Montcalm. Les touristes qui, à la belle saison, circulent à travers la verte campagne normande, sont parfois surpris d'entendre quelques mélodies étranges et très poétiques, dont le caractère d'antiquité n'est pas douteux. Ils le seraient davantage si, transportés soudainement au delà de l'Atlantique, à plus de deux mille lieues du pays natal, il leur était donné d'entendre les mêmes airs, avec les mêmes inflexions, les mêmes modulations, sinon exactement les mêmes paroles.

La perversité contemporaine n'a pas pénétré dans ces familles, en lutte ouverte, depuis des années et des années, avec la nature, et qui, dans cette lutte même, ont conservé les vertus originelles de la race et la trempe du caractère. Et c'est là qu'il faut aller pour se rendre compte de ce que nous fûmes, et de ce que nous pourrions être encore, si de ce côté de l'Océan, la dépression ne s'accroissait de jour en jour, grâce à l'oubli prémédité, sinon quasi-officiel, de tout ce qui fit notre gloire et notre renommée.

Les Français du Canada n'ont rien oublié de la mère-patrie. Dans leurs longues heures de lutte contre toutes sortes de difficultés, ils se sont toujours inspirés des vertus ancestrales, et rien n'est plus beau, — et plus français, — que cette réaction progressive après la défaite imméritée. Toujours agir, jamais désespérer, telle fut — et telle est encore — la devise de ces exilés d'outre-mer, qui se sont fait une nouvelle patrie, où ils dominent par l'activité et l'intelligence, et où ils imposent presque leurs volontés aux vainqueurs d'autrefois, encore les maîtres d'aujourd'hui. Ici, malheureusement, nous ne possédons plus ces vertus primordiales et nous succombons dans la lutte impossible, c'est-à-dire dans la chasse à la chimère qui dévore toute notre activité et toutes nos énergies, de sorte qu'il n'en reste plus pour la réalité, ou qu'elles se trouveraient forcément épuisées en présence d'éventualités redoutables, sinon imminentes. Hélas ! c'est à des centaines de lieues d'ici qu'il nous faut retrouver ce qui fut jadis notre force et notre grandeur !

THOMAS GRIMM.



NAPOLÉON À L'ARMÉE

I

On s'accorde désormais à reconnaître que Napoléon était grand dans la paix comme dans la guerre. A l'égal de Marengo, d'Austerlitz et de Wagram, on admire son oeuvre civile : l'ordre rétabli, la patrie pacifiée, l'unité nationale cimentée, la religion restaurée, le code, le conseil d'Etat et cette solide armature administrative qui continue de soutenir la France. Il y avait dans ce géant des batailles un grand politique, un grand législateur, un grand organisateur. C'est que, pour être un grand capitaine, pour être l'homme de guerre dans son entière plénitude, il faut tous les dons.

L'instruction de Napoléon, — j'entends celle qu'il s'est donnée à lui-même, de seize à vingt-trois ans, dans ses garnisons de Valence et d'Auxonne, et durant ses séjours en Corse et à Paris, — est superficielle et sans nulle méthode ; mais elle est encyclopédique. Bonaparte lit, annote, résume tous les livres que le hasard met sous sa main : histoire, voyages, politique, philosophie, sciences naturelles, sciences exactes, législation, éducation, sociologie. Il semble qu'il soit préparé à être homme d'Etat, écrivain, administrateur, légiste, que général en chef. "Ambitieux et aspirant à tout", a dit, dès 1785, un de ses professeurs. Sa curiosité est innée. Mais ce qui l'intéresse le plus, ce sont les principes et le mécanisme des gouvernements. Et, énigme restée encore incomprise, ce qui paraît l'intéresser le moins, c'est l'art militaire. Bien qu'il regarde le métier des armes

"comme le plus beau", bien qu'il en ait fait sa carrière, il ne lit ni Polybe, ni César, ni Montecuculli, ni Folard, ni Guibert (du moins, ses innombrables cahiers de notes n'en témoignent pas) : il lit Machiavel, Voltaire, Rousseau, Raynal.

Et cependant, le peu qu'il a appris de l'art de la guerre à l'école militaire de Paris (à Brienne on n'enseignait que les humanités) et à l'école d'artillerie d'Auxonne lui suffit pour en posséder les éléments essentiels et pour en trouver la synthèse. A vingt-trois ans, il écrit dans un "Mémoire pour la défense du golfe de Saint-Florent" : "Depuis vingt ans on a dépensé beaucoup d'argent aux fortifications des différentes places de la Corse ; il n'y a pas eu d'argent plus mal employé. La raison de cela est simple : c'est qu'on a voulu fortifier un grand nombre de points différents, sans faire attention qu'il n'est pas possible d'empêcher le débarquement dans une île qui a autant de golfes. L'on doit s'en tenir à un seul, le bien choisir et le fortifier de toutes les ressources de l'art ; en cas d'attaque, y concentrer sa défense, en faire le centre de sa correspondance avec le continent, comme le foyer de résistance pour défendre pas à pas les rochers de l'intérieur". A vingt-quatre ans, il écrit dans le "Souper de Beaucaire" : "Celui qui reste dans ses retranchements est battu... Une armée qui protège une ville n'est point maîtresse du point d'attaque... Les bonnes pièces de quatre et de huit font autant d'effet pour la guerre de campagne que les pièces de vingt-quatre et de douze, et sont bien préférables sous beaucoup de rapports." A vingt-cinq ans, il formule, dans

son admirable "Mémoire sur la position politique et militaire des armées", le principe fondamental de sa stratégie et de sa tactique futures. "Il ne faut pas disséminer les attaques, mais les concentrer. Il en est du système de guerre comme des sièges des places : réunir ses feux contre un seul point. La brèche faite, l'équilibre est rompu ; tout le reste devient inutile, et la place est prise."

D'ailleurs, entre ces deux écrits : le "Souper de Beaucaire" et le "Mémoire sur les armées", Bonaparte a pris Toulon, ou du moins, à parler sans hyperbole, il s'est révélé contre un praticien de la guerre par son action prépondérante et décisive dans les opérations du siège. Le général d'artillerie du Teil, dont il a été la tête et le bras droit, a écrit au ministre de la guerre : "Je manque d'expressions pour te peindre le mérite de Bonaparte : beaucoup de science, autant d'intelligence et trop de bravoure, voilà une faible esquisse des vertus de ce rare officier. C'est à toi, ministre, de les consacrer à la gloire de la République."

Napoléon dira plus tard : "J'ai livré soixante batailles. Je n'ai rien appris que je ne susse dès la première. C'est comme César qui se bat la première fois comme la dernière ; c'est comme Annibal qui, à vingt-six ans, conçoit ce qui est à peine concevable et exécute ce qu'on devait tenir comme impossible ; c'est comme Condé chez qui la science semble avoir été un instinct, la nature l'ayant produit tout savant."

II

La Fortune, qui a pris Napoléon par la main sur la route de Nice, où il allait rejoindre l'armée d'Italie, pour le mener devant Toulon remplacer le commandant de l'artillerie de siège, grièvement blessé, va lui marquer encore sa toute-puissante faveur. Dans la nuit du 12 au 13 vendémiaire 1795, le Comité de salut public le choisit entre douze généraux, lui, destitué depuis quinze jours, comme commandant en second de l'armée de l'intérieur. Le lendemain, il réduit l'insurrection parisienne. Deux semaines plus tard, il est général de division et commandant en chef de l'armée de l'intérieur, et, six mois après, le voilà commandant en chef de l'armée d'Italie. Il va renouveler l'art de la guerre.

Déjà Frédéric avait bouleversé la vieille tactique, l'ordre de bataille traditionnel avec l'infanterie au centre, l'artillerie sur le front, la cavalerie formant les deux ailes. Il avait réparti les armes selon la figure du terrain, l'étude des positions le guidant pour ranger ses troupes. Il avait doublé la puissance des feux d'infanterie, créé l'artillerie à cheval, dressé sa cavalerie aux allures vives et à la rapidité des évolutions. A l'attaque parallèle, il avait substitué l'attaque oblique. En stratégie, il avait inauguré le système des navettes, se portant soudain, par les lignes intérieures, d'une armée contre une autre. De leur côté, Maurice de Saxe, Broglie, Méné-Durand, Guibert, avaient pratiqué ou préconisé, ceux-là les grands déploiements en ordre mince, ceux-ci les colonnes serrées, Carnot et les généraux de la Révolution venaient d'employer avec succès, mais d'une façon un peu empirique, les essais très mobiles et très maniables. Mais comme stratégie, ils s'en tenaient encore, pour l'offensive, aux lentes marches vers le front d'opération de l'ennemi, et, pour la défensive, au système des cordons, mettant trois mille hommes sur un point, six mille sur un autre, "tout en petits paquets," selon l'expression du "Mémorial".

Bonaparte prend son bien où il le trouve. Il s'inspire de la méthode fédéricienne et des essais révolutionnaires ; mais qui l'inspire surtout, c'est son génie. S'il ne fait pas table rase, s'il écoute les théories de l'art militaire, multiples et contradictoires, enseignées de son temps ; s'il les accorde, les féconde et les transforme ; s'il profite enfin des leçons des campagnes récentes, il n'en est pas moins le créateur d'un nouveau système de guerre.

Sur le champ de bataille, Napoléon agit toujours par masse. "L'artillerie, disait-il, doit comme toutes les autres armées être réunie par masses, si on veut en obtenir un résultat important. On se bat à coups de canon comme on se bat à coups de poing. Plus on en donne, mieux ça vaut." Il crée les grosses réserves : garde consulaire, garde impériale, "grenadiers réunis", cavalerie, artillerie. C'est avec ces réserves, qui valent des armées, qu'il donne "le coup de masse" : la cavalerie de la garde à Austerlitz, la garde à pied à Friedland, les cuirassiers et les ca-

III

Comme moyens d'exécution, Napoléon a la rapidité et le nombre.

Du 5 au 11 septembre, il fait faire à son armée, qui livre en outre deux combats et une bataille, cent soixante kilomètres. En 1805, la division Friant se porte en trente-six heures de Presbourg à Sokolnitz; il y a trente-six lieues. Six jours après Iéna, le 20 octobre 1806, Lannes et Davout franchissent l'Elbe à Wittenberg, à plus de quarante-cinq lieues du champ de bataille. Ses soldats disaient: "L'Empereur a trouvé une nouvelle façon de faire la guerre, il se sert de nos jambes plus que de nos baïonnettes."

Par l'action prépondérante du nombre, Napoléon entendait que la victoire appartient, non pas au capitaine qui a le plus de soldats, mais à celui qui "sait se diviser pour vivre et se concentrer pour combattre", et qui, "avec une armée peu nombreuse, possède toujours plus de forces que l'ennemi sur le point à attaquer ou sur le point attaqué." A cette remarque de Moreau, — Moreau dont il disait: "S'il avait 60,000 hommes et moi 40,000, je le mettrais dans ma poche." — que c'est toujours le plus grand nombre qui bat le plus petit, il répartit ironiquement: "Vous avez raison. Lorsque, avec de moindres forces, j'étais en présence d'une grande armée, je groupais rapidement la mienne, je tombais comme la foudre sur une de ses ailes, et je la culbutais. Je me portais ensuite sur une autre fraction, toujours avec toutes mes forces. Je battais ainsi la grosse armée en détail. La victoire était donc, comme vous le dites, le triomphe du plus grand nombre sur le plus petit."

(La fin au prochain numéro)

LE PROCHAIN DÉLUGE

Un certain nombre de géologues tombent d'accord, avec M. Léon Lewis, auteur d'une copieuse étude à ce sujet, sur la nature, sinon sur l'échéance du prochain déluge. Ce cataclysme inévitable, dont nous sommes menacés dans un avenir prochain, serait causé par les immenses glaciers du Pôle-Sud.

En effet, tandis que le Pôle-Nord est une mer sur laquelle flottent des glaçons, le pôle Sud est

formé par un vaste continent. Il en résulte que, alors que les glaces du premier peuvent s'écouler librement chaque année vers l'équateur et se dissoudre dans la mer, celles du second, au contraire, sont retenues et s'y amoncellent constamment. Elles sont arrivées ainsi à former une muraille qui, à Robertson-Bay, par exemple, selon M. Bordegreind, n'a pas moins de 12,000 pieds de hauteur, en comptant la partie libre et la partie immergée, sans parler d'autres endroits où elle est encore plus considérable. C'est cette muraille que l'on appelle le "Cap de glace".

Tant qu'elle demeurera intacte, les choses resteront en l'état, et nulle catastrophe n'est à redouter. Mais qu'un jour elle soit entamée ou brisée par quelque phénomène météorologique, géologique ou marin, alors il se produirait une formidable débâcle.

Remontant vers le Nord et traversant l'Equateur, la terrible flotte blanche viendrait frapper la côte d'Afrique, du golfe de Guinée au cap Vert. Elle contournerait ensuite le continent africain, et, courant toujours vers le Nord, submergerait la Grande-Bretagne, la Suède et la Norvège, la Finlande et la Russie du Nord, dévastant toutes ces contrées sous un véritable déluge glacé.

Enfin, les montagnes de glace flottantes, arrivées au Pôle-Nord, l'encercleraient entièrement et en feraient une mer fermée. D'où un refoulement des eaux, qui s'épancheraient vers le sud avec un volume et une force indescriptibles. Il y aurait alors, de ce fait, un second déluge, qui dévasterait divers pays d'Europe, notamment l'Espagne et le Portugal.

Mieux vaut aimer sans retour que de ne point aimer.

* * *

Ce qui s'appelle l'âge de raison ne serait-il pas l'âge de la folie ?

* * *

J'aime mieux les méchants que les imbéciles, parce qu'ils se reposent.

* * *

On a toujours des prétextes pour allonger les voyages et pour raccourcir les lettres.

* * *

La religion est une mère; on la quitte au premier succès, elle vous attend à la première larme.

rabiniers à la Moskowa, la jeune garde soutenue par les batteries de Drouot à Lutzen, les grenadiers de Friant à Montmirail, la vieille garde et les cuirassiers de Milhaud à Ligny. C'est aussi avec ces soldats redoutés, jalousement tenus en réserve, qu'il rétablit le combat compromis, comme à Eylau où soixante escadrons de cuirassiers et de dragons brisent l'offensive de l'infanterie russe, comme à Wagram où cent bouches à feu, soudain démasquées, arrêtent net le centre victorieux de l'archiduc Charles.

Neuf fois sur dix, l'Empereur prend l'offensive; mais sa méthode d'attaque varie selon les forces qu'il a dans la main, les positions de l'ennemi, la figure du terrain. "On ne doit prescrire rien d'absolu, dit-il. Il n'y a pas d'ordre naturel de bataille." A la troisième journée d'Arcole, à Rivoli, à Bauzen, à Vauchamps, il manœuvre par mouvement tournant. A Friedland il emploie l'ordre oblique; à la Moskowa, l'ordre parallèle. A Iéna, il déborde une des ailes; à Lutzen, à Dresde, à Craonne, il déborde les deux ailes. A Austerlitz, à Essling, à Wagram, à Ligny, il perce le centre.

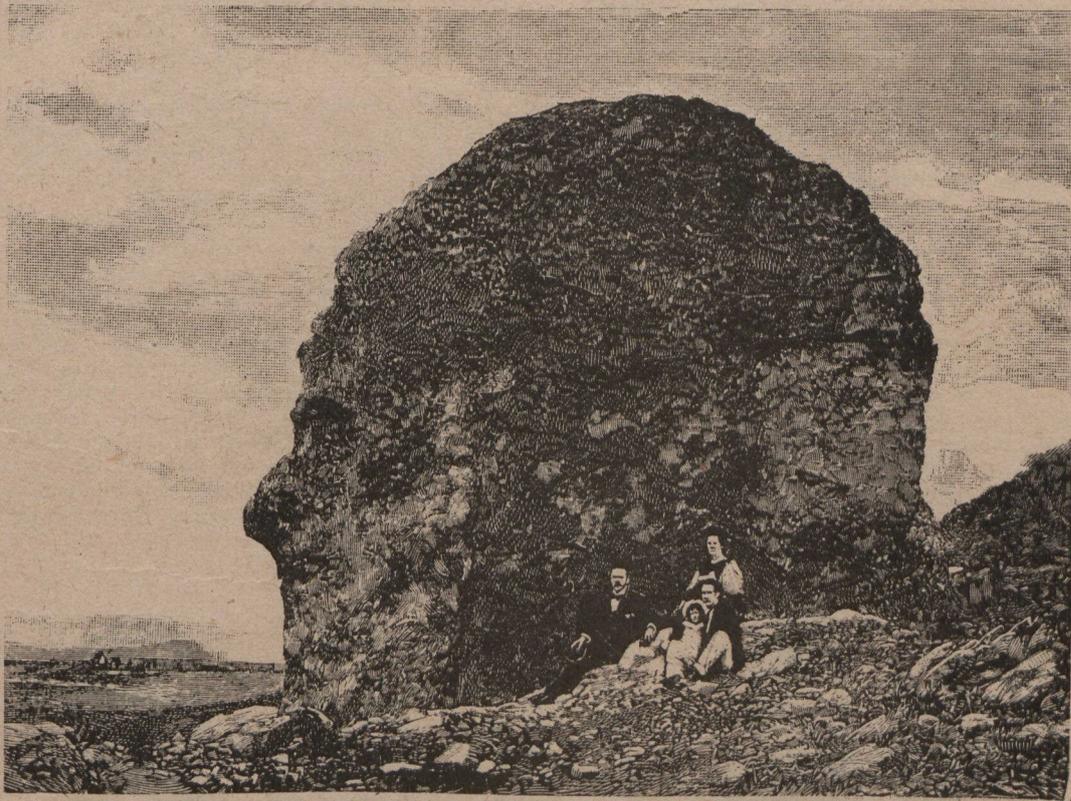
Dans tous les cas, il commence par des attaques vigoureuses ou des démonstrations menaçantes contre le front ou contre les flancs. Puis, quand il voit ou prévoit que l'ennemi a engagé ses réserves et dégarni un point de sa ligne, c'est sur ce point momentanément affaibli qu'il concentre tout le feu de l'artillerie, précipite les colonnes d'assaut, déchaîne l'ouragan des chevaux, et fait brèche.

Pour préparer ses attaques, Napoléon emploie toutes les ressources de la "partie savante de la guerre"; mais c'est à la "partie divine" qu'il doit de saisir le moment précis de l'exécution. "Le sort d'une bataille, dit-il, est le résultat d'un instant, d'une pensée. Le moment décisif se présente, une étincelle morale prononce, et la plus petite réserve accompli." Il possède au même degré la sûreté au coup d'oeil et la rapidité de la pensée. A Eylau, dix escadrons russes ont percé la division Augereau; ils piquent droit sur l'état-major impérial. Bessières crie aux chasseurs d'escorte: "En avant! sauvez l'Empereur." D'un geste, Napoléon les arrête. Il a jugé qu'il ne reste pas assez de souffle et de cohésion à la cavalerie pour arriver jusqu'à lui. "Ma supériorité dans les batailles, disait-il souvent, tient à ce que je pense plus vite que les autres." Dès la première campagne d'Italie, on avait remarqué cette impétuosité de pensée. Comeyras lui écrivait de Milan, le 15 juillet 16: "J'ai reconnu en vous l'habileté de voir très juste, quoique très vite."

En tactique, il cherche l'écrasement de l'ennemi: "die Niederwerfung des Feindes" (Clausewitz a formulé le mot, Napoléon avait trouvé la chose). En stratégie, il cherche la bataille décisive. "Mes soixante batailles, disait-il à Sainte-Hélène, ne sont qu'une partie de très vastes combinaisons. Elles ne doivent être jugées que par les résultats. Marengo m'a donné l'Italie, Ulm a vu disparaître toute une armée, Iéna a livré la monarchie prussienne, Friedland a ouvert l'empire russe, Eckmühl a décidé de toute une guerre."

Pour obtenir cette bataille décisive, pour arriver, selon son expression, à "étrangler l'ennemi comme un lutteur étroit son adversaire", Napoléon se porte au centre, par une marche en carré, sur le flanc ou sur la ligne de retraite de l'ennemi et lui livre bataille à front oblique ou à front renversé. Cette grande méthode stratégique, qui est par excellence la méthode napoléonienne, eut pour résultats la bataille de Lodi, la bataille d'Arcole, la bataille de Marengo, la capitulation d'Ulm, les victoires d'Iéna et d'Austerlitz. L'empereur voulait opérer de même en janvier 1807 contre Bennigsen, en avril 1809 contre l'archiduc Charles, en août 1813 contre Schwarzenberg, en mars 1814 contre la grande armée austro-russe. Mais en 1807, la retraite de l'ennemi vers Koenigsberg, en 1809 la capitulation de Ratisbonne, en 1813 les alarmes de Gouvion-Saint-Cyr à Dresde, en 1814 la marche soudaine des alliés sur Paris, vinrent traverser ses plans.

Si le front d'opérations de l'armée ennemie est trop étendu pour que l'on puisse le tourner ou même le déborder, Napoléon se porte au centre de la ligne, entre les deux masses principales, de façon à les séparer et les combattre l'une après l'autre. Il agit ainsi au début de la campagne de 1796 et au début de la campagne de 1815; et il chercha à employer la même manœuvre en 1812, contre les armées de Bagration et de Barclay de Tolly.



LE ROCHER DE LADYBRAND

Certains rochers présentent cette curieuse particularité de reproduire assez exactement des têtes humaines, des personnages entiers dans des attitudes caractéristiques, des animaux. Le rocher ci-dessus en offre un remarquable exemple; il est situé près de Ladybrand, dans l'Etat libre d'Orange, non loin des confins du Basoutoland, au pied d'une montagne. Sa ressemblance avec une gigantesque tête d'homme est plus saisissante encore dans la réalité que dans ce dessin. Le profil est de la plus parfaite régularité, du front au menton. La seule critique à adresser à cette sculpture, due au hasard, est le développement excessif de la tête, qui n'est pas en proportion avec le visage.

POUR NOS LECTRICES

CHRONIQUE

L'unité la plus parfaite, nous l'avons dit et redit, règne dans l'ensemble du costume ; toutes les robes nouvelles, celles surtout destinées aux toilettes habillées, ont la jupe et le corsage d'étoffe semblable, et pourtant cela n'empêche que le corsage disparate appelé chemisette, blouse ou blouson, mette une aimable insistance à nous séduire, et garde une place fort honorable dans notre garde-robe.

Son utilité incontestable nous empêche d'y renoncer, et il en sera ainsi tant que nous garderons la faveur au costume-tailleur, dont la blouse est le complément indispensable.

Et puis, pour la chaude saison, pouvons-nous trouver rien de plus coquet, de plus agréable que ces blouses de soie souple, de batiste et de fin linon, gracieuses toujours, sans l'ajustage et le balainage qu'exige le corsage d'un costume. Disons-le encore, la blouse est le moyen le plus pratiquement joli d'augmenter, sans grands frais, le nombre de ses toilettes ; une jupe blanche, un tailleur noir, quelques blouses claires, et l'on peut parer à toutes les éventualités de la saison.

Le blanc et le noir gardent toujours leur réel caractère de distinction, la blouse de soie ou de dentelle noires, celle de guipure ou de mousseline blanches, seront toujours utilement choisies ; d'ailleurs, cette saison, la chemisette blanche et soyeuse est par-dessus tout celle que l'on préfère pour compléter le costume-tailleur, quelle qu'en soit la nuance.

Il y a, bien entendu, chemisette et chemisette : celle de flanelle blanche, à l'allure si nette, fournie par le chemisier, a un tout autre emploi que la blouse floue et légère, oeuvre de la lingère, où se marient la guipure et la mousseline de soie !

La chemisette "chemisier" ne varie guère ; ce sont toujours sur le devant les plis ronds ou plats et dans le dos la pièce d'épaule faisant empiècement pointu.

La ligne la plus nouvelle demandant les épaules très tombantes, on termine volontiers ces chemisettes par de larges biais partant de l'encolure et se terminant en pattes piquées sur le haut des manches.

Biais et pattes piqués restent d'ailleurs l'ornement favori pour toutes les blouses simples, et l'on en tire de charmants effets, soit par leur forme dessinant un gracieux décolleté, soit par le liséré de nuance tranchante dont on les borde. Voici, par exemple, une blouse gentille et simplette en taffetas blanc, ouverte en V sur un plastron de guipure. Simplement montée à plis plats piqués, la blouse tire toute son originalité de la disposition des biais qui la garnissent ; ils sont larges de quatre doigts et lisérés de taffetas vert amande. Un de ces biais tourne autour de l'encolure, se ferme en V à la pointe, pour se terminer en patte capucin un peu plus bas que la poitrine. Deux autres biais, cachant les emmanchures, se terminent également en pattes sur le devant du corsage.

La manche, plate du haut, très bouffante au coude, se termine dans un haut poignet joliment

travaillé. Plissé du côté du coude, plat sur le dessus du bras, des pattes de taffetas relient en long ces deux parties ; une autre patte, posée en travers, cache la jonction du poignet et de la manche. Trois jolis boutons bijouterie, posés en V sur la patte du devant, achèvent la garniture ; une boucle art moderne retient la ceinture de daim blanc.

Les grands cols de toutes formes, les étoles joliment travaillées sont le complément de toutes les blouses habillées.

Avec un peu d'adresse et de goût, un patron en papier de la forme du col désiré, on peut créer une charmante parure échappant à la banalité du "tout fait" des maisons de nouveautés. Pour cela, examinez attentivement, mesdames, le contenu de vos cartons, tirez-en les moindres rognures de guipure, de broderie, de dentelle ; soit que vous le coupiez en losanges, en rond, ou que vous en découpiez les motifs ayant une forme spéciale, vous les disposerez au mieux sur un fond de linon

coupant en losanges, sont retenues à la mousseline par des perles de jais.

Sur les épaules retombe un grand col de pékin uni, entièrement bordé et joliment incrusté de motifs de chantilly rebrodés de perles et de paillettes. On avait utilisé pour cet emploi de vieilles dentelles dont le fond de tulle, complètement usé, ne valait plus aucun raccommodage. Le bord de la dentelle, d'un joli dessin, avait été incrusté tout autour du col, et les motifs, grands et petits, disposés en semis. Une mousseline de soie blanche servait de transparent et des perles de jais et des paillettes animaient toute cette dentelle.

Un large biais, tournant autour de l'encolure et se prolongeant en étole jusqu'au bas du corsage, le parait délicieusement ; il était fait d'étroits rubans de velours réunis par des jours en cordonnet blanc sur transparent blanc ; velours et velours ajourés brodés également de perles et de paillettes ; franges de perles au bas de l'étole. Ces perles, employées à profusion et d'un si joli effet, avaient été décousues de vieilles garnitures de tulle perlé, si à la mode il y a quelque vingt ans ; et elles prenaient, employées ainsi, de nouvelles coquetteries. La ceinture en forme, les poignets, étaient faits comme l'étole d'entre-deux de velours et de points ajourés. Toute cette garniture, qui semblait oeuvre du brodeur, est, vous le voyez, chères lectrices, bien simple à exécuter ; vos doigts de fée en font bien d'autres !

JUPONS FANTAISIE



- No 1. JUPON EN TAFFETAS ; haut volant de dentelle rapporté, orné d'entre-deux en dentelle sur transparent mobile en taffetas ciel, rose, mauve, paille ou blanc. — No 2. JUPON EN PERCALE, avec volants en broderie anglaise reposant sur un volant rapporté garni de plissés rayonnants. — No 3. GRAND JUPON en nansouk fin ; haut volant orné d'entre-deux en dentelle et petits plis de lingerie. — No 4. JUPON EN TAFFETAS, avec volant mobile garni d'entre-deux en dentelle. — No 5. JUPON en beau nansouk fin ; volant avec entre-deux de dentelle sur transparent et groupes de plis.

uni ou plissé, vous les incrusterez, puis vous découperez tout le tissu faisant transparent ; vous borderez le col d'une dentelle, d'un volant plissé, et vous aurez à bon compte un de ces jolis riens qui achèvent si joliment le corsage.

L'utilisation de toutes les jolies vieilleries est la marotte du jour, et comme une idée en amène une autre, je veux vous décrire cette ravissante blouse combinée par une jeune femme, aussi coquette qu'économique. Le fond de la blouse, en pékin blanc et noir, est joliment travaillé de plis, groupant et alternant les rayures en largeurs différentes. Le pékin, rendu ainsi moins banal, forme V par une couture au milieu du dos. L'échancrure, rasant le col par derrière, se décolle en arrondi, sur le devant ; l'intérieur, rempli par un plastron à col droit en mousseline de soie plissée ; de minuscules comètes de velours, disposées en bâtonnets se

RECETTES DE CUISINE

RIZ CHANTILLY. — Préparez un riz au lait avec sucre et vanille ; quand le riz est cuit, ajoutez-y de l'écorce de citron, de l'angélique et autres fruits confits coupés en morceaux très fins. Mettez cette composition dans un moule et faites prendre dans la glace.

Au moment de servir, démontez et remplissez le creux de la couronne avec de la crème fouettée et vanille.

Décorez le tour de la couronne avec des rondelles de citrons, des fraises ou des cerises.

TOURNEDOS ROSSINI. — Prenez quatre beaux morceaux de filet de boeuf d'une épaisseur d'environ un pouce. Partagez chaque filet en deux sur son épaisseur, additionnez de sel et poivre, et faites sauter vivement dans du beurre clarifié, puis égouttez, et détachez le fond de la casserole avec un peu de madère. Ajoutez une sauce à votre goût, bien réduite et claire, juste pour saucer l'entrée. Relevez avec un peu de quatre épices.

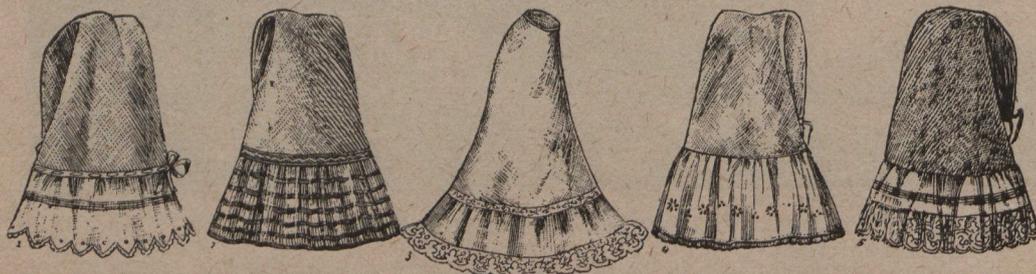
Dressez les morceaux de filet en couronne sur des croûtons en croisants passés au beurre, et posez sur chaque morceau une petite escalope de foie gras pochée au four.

On doit opérer très vivement, car les tournedos doivent rester légèrement saignants.

REMEDE CONTRE LA FIEVRE

Au premier accès de fièvre, prenez la pellicule blanche qui se trouve entre l'oeuf et la coquille, dans un oeuf cru, enveloppez-en le petit doigt, fixez avec un linge. Ce remède de bonne femme produit des effets merveilleux. Il a été conservé par tradition.

JUPONS DE DESSOUS



- No 1. JUPON EN BATISTE, avec volant rapporté garni de plis de lingerie et festonné dans le bas. — No 2. JUPON EN SATIN DE LAINE, garni d'un volant en forme à plis gaufrés. — No 3. JUPON EN TAFFETAS rehaussé d'un haut volant avec application de dentelle dans le bas. — No 4. JUPON EN BATISTE, avec volant en broderie anglaise, garni d'une petite tête froncée dans le bas. — No 5. JUPON EN MOUSSELINE ANGLAISE, garni d'un haut volant en broderie surmonté de plis de lingerie en travers.

UNE INNOVATION

Nous croyons être particulièrement agréables à nos lectrices en commençant aujourd'hui la publication d'une série de jolis patrons de vêtements pour dames et enfants.

Grâce à des arrangements spéciaux que la direction de notre journal vient de prendre avec une grande maison de modes américaine, les plus nouvelles créations de l'élégance nous seront constamment fournies, et nos abonnés, pour la modique somme de dix centins, ajoutée au coupon que nous publierons chaque semaine tel que ci-dessous, pourront se procurer les patrons, coupés selon leurs mesures, de ces élégants vêtements.



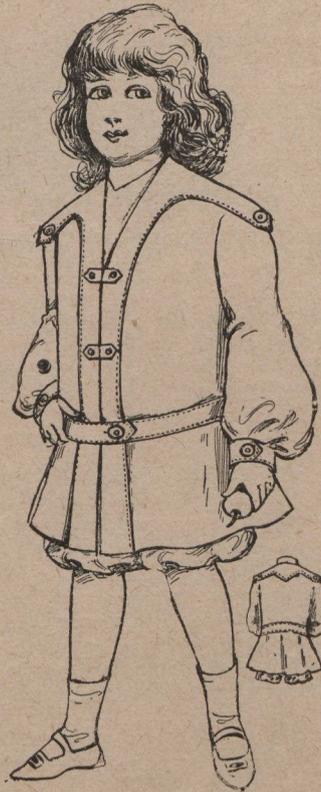
No 6009. — Peignoir pour dames ou jeunes filles. Très élégant, peut être enjolivé d'un joli col tombant garni de dentelle et formant jabot. Patrons coupés dans les petites, moyennes ou grandes dimensions.



No 4432. — Toilette d'été très nouvelle. Corsage à longues épauettes faisant paraître la taille plus cambrée, garni de dentelle et d'entre-deux. Jupe à cinq lés et double volant. Tous les détails, tel que le nombre de verges d'étoffes requis, etc., accompagnent le patron. Celui-ci est coupé dans les mesures de buste de 32, 34, 36, 38 et 40 pouces.



No 2367. — Robe "Gibson" pour enfant. Peut être faite en piqué, en foulard, en drap ou en madras. C'est un vêtement pratique et qui nécessite peu de garniture. Patrons coupés pour enfants de 4, 6 et 8 ans.



No 4421. — Vêtement de petit garçon. L'un des modèles les plus populaires parus cette saison. Le "frock" ferme en avant au moyen de jolies pattes ornées de boutons. Peut être fait en toile bleue ou écrue avec bandes de toile blanche et grands boutons de cristal. Patrons coupés pour enfants de 2, 3, 4, 5 et 6 ans.

AVIS

Détachez ce coupon et adressez-nous-le avec dix centins pour chaque patron que vous désirez vous procurer.

COUPON

Inscrivez ci-dessous le numéro du patron, la mesure du buste, celle de la taille, ou seulement l'âge, si c'est pour un enfant.

| No du patron | Mesure du buste | Mesure de la taille | Age de l'enfant |
|--------------|-----------------|---------------------|-----------------|
| No | pes | pes | ans |
| No | pes | pes | ans |
| No | pes | pes | ans |
| No | pes | pes | ans |

NOM : Mme ou Mlle.....
 RUE et No..... VILLE.....
 PAROISSE..... PROVINCE ou ETAT.....
 Adressez : Département des Patrons, "Album Universel," Montréal

N. B. — Il ne sera tenu aucun compte des coupons qui ne seront pas remplis conformément aux instructions ci-dessus. Tout abonné qui n'aurait pas reçu le patron demandé après nous avoir adressé un premier coupon, pourra nous en adresser un second en y inscrivant le mot "corrigé".

Les lettres qui nous seront adressées concernant ce département devront contenir un timbre de deux centins, si elles demandent une réponse.

RECETTES DE BEAUTE

LOTION CONTRE LA CHUTE DES CHEVEUX. — Faites bouillir 100 grammes de racine de bardane, 250 grammes feuilles de jaborandi, une bonne poignée d'orties. Lorsque c'est bien bouilli, coulez. Faites réduire le liquide à une pinte. Lorsqu'il est froid, ajoutez 100 grammes eau de Cologne ou 75 grammes vinaigre de Bully. Lotionnez le cuir chevelu, de préférence le soir. Après deux ou trois lotions, la chute est arrêtée, et en persévérant quelques jours, la repousse des cheveux est certaine.

Si l'on désire donner aux cheveux un joli ton fauve, il n'y a qu'à ajouter une bonne poignée de fleurs de souci.

RECETTES DIVERSES

POUR CONSERVER LES VETEMENTS. — Après les avoir brossés au soleil, les plier de façon à ce que les paquets soient petits, les mettre ainsi pliés dans des journaux, bien envelopper, coller avec soin, de façon à ce que ce soit clos hermétiquement, placer dans un endroit sec. On peut conserver ainsi pendant quatre ans des costumes sans y voir aucun dégât de mites.

TRAVAUX. — PETIT PLATEAU UTILE. — Prendre une boîte en carton ayant les dimensions d'une boîte de Nain jaune, la recouvrir avec une vieille étoffe, découper un carré d'étoffe de la grandeur du fond de la boîte, découper tout autour des dents que l'on brode à grands points. Découper dans des échantillons de rideaux des fleurs, les appliquer sur le carré et les y fixer en faisant tout autour des points de chaînette avec du coton de couleur ; une fois terminé mettre le carré dans le fond de la boîte. On a ainsi un gentil plateau très pratique, dont la bonne se servira pour porter le courrier. Fait avec du vieux drap satin rouge, cela produit un effet ravissant très original ; on brode les dents avec du coton jaune.

SES BIENFAITS

Quand on pense au bien que le BAUME RHUMAL produit dans les affections des voies respiratoires, on ne peut s'empêcher de bénir ce remède précieux.

LA TRIBUNE DES JEUNES

ESSAIS INÉDITS

À UN OISEAU CHANTEUR

Un jour que je rêvais, à ma fenêtre ouverte,
Sans te douter qu'hélas ! tu courais à ta perte,
Pauvre petit, tu vins jusque dans la maison,
Dont mes soins inquiets t'ont fait une prison.

Lorsque tu t'enfuyais, venais-tu du bocage ?
Avais-tu déserté l'étroite et sombre cage,
Où quelqu'homme méchant te retenait captif,
En dépit de ton chant, toujours triste et plaintif ?

D'où venais-tu, dis-moi ? Dans la voûte céleste,
Fuyais-tu l'épervier à la serre funeste,
Qui, te voyant si frêle et se sentant si fort,
Allait fondre sur toi, pour te donner la mort ?

Gai messenger des cieux, prisonnier sur la terre,
Chante, et que ta chanson me dise ton mystère :
M'apportes-tu l'amour, la tristesse ou l'espoir ?
Réponds, petit oiseau, mon âme veut savoir.

RUTH.

Juin, 1903.

LE LIVRE FAVORI D'EMERSON

Emerson (1803-1882), philosophe et poète américain, malgré le verbiage qui caractérise plusieurs de ses écrits, était cependant un penseur original. Qui aurait cru, par exemple, que les "Confessions de saint Augustin" fussent un de ses livres favoris. La vive sensibilité, le sens spirituel et la haute philosophie que contient, sous une forme pressante et persuasive, l'œuvre de l'illustre évêque d'Hippone, répondaient à ce qu'il y avait de meilleur dans l'âme du mystique moderne. "J'ai en ma possession un vieux mais précieux livre, mande-t-il à un de ses amis, qui pourrait aller de pair avec l'"Iliade", sans la cassette d'Alexandre. Ce petit livre a été traduit il y a deux cents ans, une heureuse époque où toutes les traductions semblaient avoir le feu des ouvrages originaux. Je vous invite à en faire votre profit, et ne soyez pas surpris du zèle que je vous témoigne. Si, quelque bon matin, une température pluvieuse vous empêche d'aller à la promenade, lisez tout simplement vingt lignes de mon livre favori, et renvoyez-le-moi. Je vous le passe uniquement par sentiment de reconnaissance pour quelques mots que j'y ai lus l'été dernier, et qui mériteraient d'être écrits en lettres d'or. Quel hommage plus agréable pourrais-je offrir au saint auteur de ces pages antiques, que l'occasion de lui gagner un prosélyte."

Il ne manque pas de gens instruits qui ne goûtent guère les ouvrages d'Emerson ; mais ceci n'est pas une raison de ne pas aimer les livres dont la lecture le charment. Aujourd'hui, si vous offrez à lire à quelqu'un "Les Confessions de saint Augustin", il peut arriver qu'on vous réponde, naïvement, qu'on ne tient pas à lire la vie des saints. C'est pour le moins parler sans savoir ce que l'on dit, ignorant ce que l'on rejette.

A. G.

VIEILLE MUSIQUE

"Jouez-nous donc quelque chose, maman ?"
— "Vous savez bien que je ne sais plus jouer : je suis trop vieille."
— "Rien qu'un morceau ?..."
— "Allons", disait la mère, en se mettant au piano, intérieurement flattée de cet hommage rendu à la musicienne et touchée par la prière de ses enfants, "que vous êtes donc fous de faire jouer une vieillesse comme moi. Qu'est-ce que je vais vous jouer ?"
— "N'importe quoi : tout ce que vous savez."

Et, dans le salon, où, comme une nouvelle génération en remplace une autre, des meubles neufs se mêlaient à des meubles vénérables et rococo,

à mille souvenirs, aux bibelots bizarres et délicieux dont l'âge faisait le plus grand prix, vibraient les premières notes.

Les pauvres mains amaigries erraient, d'abord, tremblantes, sur les touches passives, puis, retrouvaient leur belle agilité d'autrefois et attaquaient une polka joyeuse.

Nous écoutions, charmés, ces airs sur lesquels dansaient nos grand'mères, — mieux qu'on n'écoute le récit émouvant des faits de la veille.

Peu à peu, une douce hallucination nous transportait dans les salles de danse d'il y a cinquante ans : nous voyions tourbillonner les couples enlacés. Les danseuses, dont le sourire était jeune et l'allure vieillotte, écoutaient, rougissantes, les propos que leur tenaient des danseurs présentant ce même caractère contradictoire et vrai de jeunesse et de galanterie chevaleresque et démodée.

Il nous semblait assister à ces réunions : un monde inconnu et désormais oublié nous apparaissait soudain. Nous y jetions le dernier coup d'oeil.

Les dernières notes étaient frappées ; et quelques danseurs en suivaient encore gracieusement le rythme.

Puis, c'était un "quadrille chevaleresque". Il y avait un passage, "le tournoi", dont l'harmonie était vraiment entraînante.

Au quadrille succédait un menuet.

Nous ne nous lassions pas d'écouter : pas plus que l'exécutante, de jouer ces notes, qui étaient, pour elle, autant de souvenirs vécus.

Chacun de ces airs lui rappelait un fait, une époque de sa vie — combien lointaine...

Cette marche brillante, c'était — qui sait ? — le morceau favori d'une personne chère et disparue.

Aussi, quand la fatigue venait — trop tôt, hélas ! — éteindre le feu un instant rallumé, raidir ces doigts, si souples et infatigables à quinze ans, nous étions émus et pleins de regrets.

FERVANT.

LE VIEIL AVEUGLE ET L'ENFANT

Triste, pensif, aveugle, un malheureux vieillard
N'ayant pas un liard,
Près du bord d'un fossé, sur la route poudreuse
S'en allait à tâton,
Aidé de son bâton.

Levant ses yeux éteints que la nuit ténébreuse,
D'une main sans pitié, voile depuis longtemps,
L'aveugle offre son front, ses lèvres, son visage
Aux rayons du soleil, à leurs baisers constants.
L'astre, le vieux bâton lui restent en partage :

Deux amis précieux,
Sous le dôme des cieux,

Ne l'abandonnant point dans sa noire détresse :
L'un réchauffant son corps glacé par la vieillesse,
Et l'autre lui servant de guide qui soutient.

Une ronce cruelle,
Avidé de querelle,

Rencontre, par hasard, le bâton, le retient,
L'arrache brusquement de la main si débile
Du vieillard interdit qui se tient immobile,
N'osant plus faire un pas,

Craignant d'aller là-bas,

Tout au fond du fossé, rejoindre son vieux guide.

"Que faire désormais ? soupire l'invalidé :

"J'ai perdu mon soutien,

Mon bâton, mon égide,

Mon ami, mon seul bien ! !

Hélas ! pourtant la vie était bien assez triste
Sans ce dernier assaut du malheur égoïste ! !

Un enfant sur la route arrivait en chantant,
Grisé par le soleil, les fleurs et la verdure,
Choyé par la nature,
Heureux, joyeux, content.

Il voit le pauvre aveugle, entend sa triste plainte,
Et, cessant de chanter,

Hardiment et sans crainte,
Dans le fossé boueux
Prend le bâton noueux ;
Remonte lestement sur la route poudreuse.
S'approchant du vieillard : "Tenez, dit-il, d'un ton
Respectueux et doux, "Voici votre bâton !"
Et délicatement l'enfant, l'âme joyeuse,
Le lui met dans la main,
Puis reprend, tout ému, sa chanson, son chemin.

"Enfant, merci ! Que Dieu te préserve du vice !"
Dit le vieillard ; "Que Dieu te garde et te bénisse."

Quoiqu'en dise un auteur,
Cet âge sans pitié n'est-il pas plein de coeur ?

AUGUSTE CHARBONNIER.

COUPLE IDÉAL

L'heureuse influence que Monsieur et Madame Théodore Botrel ont exercée sur leur passage, et surtout le salutaire enthousiasme qu'ils ont provoqué chez les Canadiens, nous portent à réfléchir sur les causes capables d'un effet aussi grandiose.

Sans doute, le but qui les a amenés au milieu de nous méritait bien tout l'encouragement possible, puisqu'il s'agit de glorifier un nom qui nous est cher à plus d'un titre. Mais, d'où vient à ces hôtes le magnétisme qui leur gagne tous les coeurs

Le secret de leur force est dans la pureté de leurs principes et dans le charme de leurs vertus. On ne peut s'empêcher d'admirer ces âmes d'élite dans leur attachement à la religion et dans leur amour pour la patrie. N'y a-t-il pas jusqu'à leur costume national, à la fois simple et imposant, qui leur donne sa part de prestige ?

Chaque fois que M. et Mme Botrel apparaissent sur la scène, à Montréal, un murmure d'admiration les salua ! Botrel marche, le front noble, l'oeil à la fois doux et énergique ; on devine qu'il est à la hauteur de ses convictions. Et sa douce est si gracieusement jolie qu'on se sent fasciné par ce type si pur du pays d'Armor.

Rien de plus séduisant que ce couple idéal, personnifiant si bien le beau et le vrai, et se faisant l'interprète des sentiments les plus élevés.

MARIETTE DE SAULNY.

Montréal, mai 1903.

LES DISPARUS

Paul avait trois amis d'enfance,
De vrais amis,
Qui rendent douce l'existence :
Ils sont partis ;

L'un, pour aller tenter fortune,
Lui dit adieu.
Pour supporter son infortune
Paul pria Dieu.

L'autre, en septembre, au vieux collège
Ne revint pas.
Paul, assis seul sur le grand siège,
Pleura tout bas.

L'un jusqu'au bout restait fidèle,
Mais, ô destin !
Il faut qu'une loi cruelle
L'exclût enfin.

Paul avait trois amis d'enfance,
De vrais amis,
Qui rendent douce l'existence :
Ils sont partis !

JEAN SUIE.

Sainte-Thérèse, juin 1903.

Pour l'historien, les faits ne sont que les points de repère des idées. — FREDERIC MASSON.

En France, il semble qu'on fasse de la bureaucratie pour occuper le personnel. — MAX O'RELL.

Une résignation qui espère, n'est-ce pas le fonds commun de toute piété ? — PAUL BOURGET.

UN ROYAUME CONQUIS SUR LA MER

(Suite et fin)

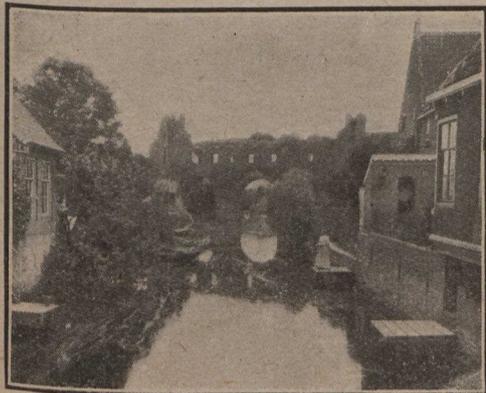
Dans la plupart des villes, les maisons et les grands édifices reposent aussi sur un sol artificiel, qu'on a dû créer de toutes pièces, afin d'assurer leurs fondations. A Amsterdam, pour supporter la lourde masse du palais du "Dam", ce sont des forêts entières qu'il a fallu exploiter, en Norvège, afin de fournir les 13,000 pilotis sur lesquels il est bâti. On connaît, à ce sujet, le propos d'Erasmus, qui signale Amsterdam comme une ville singulière, "où les habitants vivent perchés sur des arbres, à la manière des corbeaux." Avec le temps, en dépit de ce prodigieux travail, malgré les clous énormes qui garnissent les pieux et les scellements de fer qui les relient entre eux, les taretts accomplissent leur oeuvre de destruction. Des lacunes ou des tassements partiels se produisent, auxquels il est souvent très difficile de parer. C'est à l'inégalité — presque inévitable à la longue — de ce sol factice que Dordrecht doit une part de sa physionomie originale. Sur certains quais, dans certaines rues où le terrain a le plus fêché, on dirait d'une ville en goguette, tant les maisons y sont déjetées en tous sens. Penchées en avant ou en arrière, elles s'épaulent les unes contre les autres, comme pour se prêter un mutuel appui, et semblent dans leurs hasardeuses déviations défier les lois mêmes de l'équilibre.

COMMENT ON PEUT TIRER PARTI DES PIRES OBSTACLES

Avisé et réfléchi, le Hollandais fait mieux encore que de triompher de tant de fléaux avec lesquels il est aux prises. Ces éléments de destruction, non seulement il les neutralise, mais il les force à travailler pour lui, en se combattant les uns les autres. De l'eau, sa grande ennemie, il a fait sa plus puissante alliée. C'est elle qui, dans les canaux qui sillonnent le pays et longent les rues des cités, facilite les transports et amène devant chaque maison les productions les plus diverses. Recueillie dans les fossés qui bordent les prairies, elle leur sert de limite et de clôture et permet de laisser en liberté dans leurs pâturages les troupeaux sans gardiens.

Le vent, on va l'utiliser pour actionner dans les campagnes les grandes ailes des innombrables moulins, qui tournent sans relâche pour exécuter toutes les besognes, scier le bois, moudre le grain, pétrir la pâte du papier, exhausser les eaux ou déverser leur trop-plein dans les rigoles disposées pour leur écoulement.

Pour ce qui est enfin de la mer, le Hollandais, vivant en contact assidu avec elle, s'est familiarisé avec ses dangers. Il est devenu de bonne heure un marin consommé et le plus hardi des navigateurs de l'Europe. Cherchant sous toutes les latitudes des routes nouvelles pour son commerce, il a parcouru le globe en tous sens, et, se frayant un chemin à travers les solitudes inconnues du pôle, il a le premier supporté avec une endurance héroïque les longues et mornes réclusions de l'hiver sous les glaces, ou bravé les ardeurs im placables des climats tropicaux pour fonder aux Indes un vaste empire colonial. Le premier aussi, il a su profiter des progrès de l'industrie moderne pour dérober à la mer d'immenses étendues sur divers points de son territoire. C'est ainsi qu'à l'aide de machines très puissantes, il arrivait récemment à conquérir sur elle le polder de Harlem et à donner ainsi à l'agriculture près de 20,000 hectares, occupés auparavant par une immense nappe d'eau dont les accroissements successifs



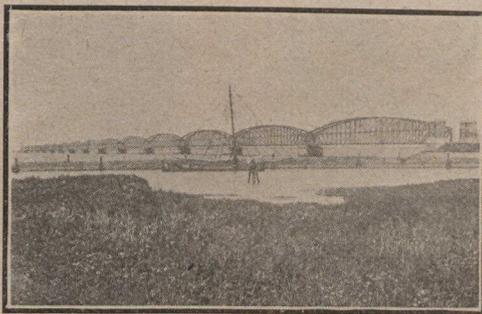
RUINES DE FORTIFICATIONS A ZUTPHEN. — Les maisons bâties le long des canaux reposent, pour la plupart, sur des forêts entières de pilotis, amenés à grands frais de Norvège.

avaient plus d'une fois menacé les villes d'Amsterdam, de Harlem et de Leyde. Aujourd'hui, devenu plus hardi, le Hollandais rêve, par une opération plus colossale encore, de dessécher, sinon la totalité du moins une grande partie du Zuiderzée. Avec ses écluses gigantesques et ses jetées s'avancant jusqu'à 5,000 pieds en mer, le canal qui relie Amsterdam à la mer du Nord et le pont du chemin de fer jeté à Moerdyk par le Hollandsch-Diep, avec ses 14 arches de 300 pieds de portée chacune, comptent parmi les travaux les plus importants qu'aient exécutés les ingénieurs de notre temps. Le voyageur qui franchit ce dernier pont peut croire que le train où il se trouve va gagner la pleine mer, car d'un bord à l'autre la rive opposée est invisible.

HEROIQUE RESISTANCE A L'ENVAHISSEUR

On aime d'autant plus les biens pour lesquels on a travaillé et souffert ; aussi, comprend-on que, pour ce pays, qui est son oeuvre, le peuple hollandais professe un amour prêt à tous les dévouements. Il l'a bien fait paraître dans la lutte longue et acharnée qu'il a dû soutenir pour se couler le joug de l'Espagne. Au mépris hautain qui lui est témoigné par ses dominateurs, il répond en acceptant comme un titre d'honneur l'appellation de "Gueux" par laquelle ceux-ci voulaient le flétrir. Soldats improvisés, les vaillants enfants de ces petits pays harcèlent l'ennemi, le chassent de leurs villes, et, appelant la mer à leur aide, ils rompent ses digues et traversent sur leurs vaisseaux les campagnes inondées pour secourir leurs villes assiégées. Enfin, après quatre-vingts ans d'une résistance héroïque, signalée par des prodiges de courage et des privations inouïes, ils voient en 1648 leur indépendance consacrée par le traité de Westphalie.

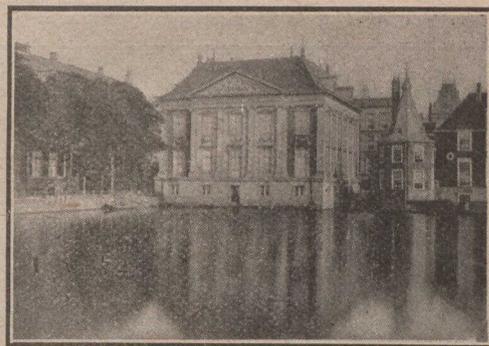
Avec ses péripéties dramatiques, cette guerre de



UN PONT D'UN KILOMETRE ET DEMI : Le pont de Moerdyk, sur un bras de la Meuse, aux environs de Dordrecht. — Ecluses, jetées, digues colossales, les Hollandais ont exécuté en ce genre d'admirables travaux. Tel ce pont gigantesque qu'ils ont lancé sur un bras de mer et qui, long de près de 1500 mètres, n'a pas moins de quatorze arches. Le voyageur qui le franchit peut croire que le train où il se trouve va gagner la pleine mer, car, d'un bord à l'autre, la rive opposée est invisible.

L'indépendance devait mettre en pleine lumière toutes les vertus latentes du peuple hollandais. Avisé, lent à s'é mouvoir, mais intrépide à l'occasion, il ne laisse que le moins possible au hasard. La prudence de Guillaume d'Orange, alliée quand il le fallait à l'audace, désignait le Taciturne au rôle de libérateur de la nation. Une fois décidés, les Hollandais ne devaient plus reculer devant aucun sacrifice. L'histoire de ces temps glorieux abonde en traits héroïques. C'est la population de Harlem tout entière combattant sans trêve sur les remparts, et une femme justement célèbre, Kenau Hasselaer, animant ses compagnes de son ardeur pour repousser l'ennemi. Puis, après la reddition de cette ville et les sanglantes représailles exercées sur les habitants par les Espagnols, c'est Leyde assiégée, subissant à son tour des assauts et des privations plus terribles encore et résistant pendant une année entière à la peste et à la famine, qui font chaque jour parmi ses habitants de nombreuses victimes. Dans cette ville même, c'est le bourgmestre van der Werff qui, pressé de se rendre par une partie de la population, dit aux émeutiers qui l'entourent : "Je ne dois mourir qu'une fois. Que ce soit par vous ou par l'ennemi, je suis résigné. Si cela peut vous satisfaire, prenez mon corps, coupez-le, partagez-le entre vous. Pour moi, je resterai fidèle au serment que j'ai prêté à Dieu et à ma patrie."

Sur mer, les Hollandais ne sont pas moins intrépides, et toutes les classes de la nation rivalisent de courage et de dévouement à la cause commune. Jusque dans les rangs les plus obscurs, les nécessités de la lutte provoquent des vocations aussi éclatantes qu'imprévues. C'est un simple



LE MUSEE, A LA HAYE, SUR LES BORDS DE L'E-TANG DU VYVER.

mousse, Pieter Hein, dont le nom, à la suite de ses prouesses, devient bientôt un épouvantail, et qui, par un trait d'audace, arrive à capturer la "Flotte d'argent" des Espagnols et les 12 millions de florins qu'elle convoitait ; c'est l'amiral J. van Heemskerck, qui attaque près de Gibraltar la flotte espagnole, supérieure en nombre, et, la cuisse emportée par un boulet, continue à commander la manoeuvre et meurt sur le pont de son navire au moment où la victoire est assurée. Plus tard, c'est Ruyter, parti également comme mousse, et qui, ayant conquis tous ses grades, va bravement s'embosser à l'embouchure de la Tamise et bloquer Londres elle-même. C'est enfin Tromp, hissant un balai au sommet de son grand mât pour marquer sa volonté bien arrêtée de nettoyer la mer de tous les navires anglais.

L'AME D'UN PAYS INTERPRETE PAR SON ART

A cette patrie, qui leur est devenue plus chère encore, puisque, après l'avoir disputée à la nature, ils l'ont arrachée à l'étranger, les vainqueurs assurent bientôt par leur sens pratique et leurs généreuses initiatives une ère de richesse et de supériorité intellectuelle qui les met au premier rang des nations européennes. L'esprit d'association, qui leur a permis de faire de grandes choses avec les corporations civiques et militaires, s'étend chez eux à toutes les branches de l'activité humaine. Les artistes eux-mêmes se groupent en "guildes" qui prennent soin des intérêts de l'association et déterminent les conditions de l'apprentissage et la distribution de secours aux membres infirmes ou malades. C'est ainsi qu'en Hollande, la peinture a brillé du plus vif éclat et que la période de son plus grand épanouissement coïncide avec le mouvement de généreuse expansion qui devait amener l'indépendance du pays. Il n'y a pas d'école plus originale que l'école hollandaise, et son originalité, elle la doit surtout à ce que ses oeuvres sont l'image fidèle de la contrée et de la nation qui les ont inspirées. Toutes les acceptions de la vie hollandaise, avec ses moeurs et ses usages propres, tous les aspects de la nature si particulière qui lui sert de cadre, ont trouvé place dans cet art vraiment national, libre de toute tradition, d'une probité foncière et d'une absolue sincérité.

C'est l'honneur des peintres hollandais d'avoir persévéré dans leurs voies, en dépit du goût public, et de nous avoir fait connaître et aimer une nature qui, mieux connue elle-même, nous permet de les comprendre et de les aimer davantage.

Sans doute, depuis qu'ils nous en ont montré les aspects les plus saillants, la physionomie de la plupart des grandes villes de la Hollande et celle des intérieurs se sont profondément modifiées. Sauf dans les provinces restées un peu à l'écart, comme la Zélande, les îles, celle de Marken notamment et la Frise, les costumes nationaux tendent aussi de plus en plus à disparaître. Si, dans la Frise elle-même, les femmes continuent à porter le petit casque à ailettes d'or appliquées sur les tempes, qui leur fait une si coquette coiffure, trop souvent celles qui visent à l'élégance ont trouvé moyen de rendre cette coiffure absolument grotesque en la surmontant d'un crapeau à la dernière mode de Paris.

Rapineau, un avare fieffé, s'était décidé à faire à sa femme un cadeau pour le Jour de l'An.

— Voyons, lui avait-il dit, que veux-tu que je te donne ?

— Je ne sais pas, moi, mon chéri.

— Eh bien ! s'empressa de s'écrier l'avare, je te donne... un an pour réfléchir !



Le roi Edouard se rendant à la revue de Vincennes



Dragons et cuirassiers précédant le cortège royal près du pont Alexandre



L'arrivée sur les terrains de la revue à Vincennes



Le service d'ordre autour de l'Elysée au moment où M. Loubet va partir pour aller chercher le roi à l'ambassade d'Angleterre



Après le départ du roi à la gare des Invalides, M. Loubet prend place dans le coupé royal avec M. Combes



La garde à cheval escortant le roi dans les rues de Paris

VUES PRISES LORS DE LA RÉCENTE VISITE DU ROI EDOUARD VII À PARIS

(Photographies spéciales à l'ALBUM UNIVERSEL)



EXPULSION DES CHARTREUX : LA SORTIE DES PÈRES. — Le 29 avril, à sept heures du matin, les derniers Pères restés à la Grande-Chartreuse sortent du couvent, dont la porte a été enfoncée par les sapeurs, et sont emmenés par les gendarmes

LES ÉLÉPHANTS DE L'ARMÉE DES INDES

On a fait un emploi si important des éléphants comme machines de guerre vivantes, qu'il existe sur ce sujet, pourtant bien spécial, toute une littérature. Les meilleurs travaux sur la question sont un gros livre d'Armandi : "Histoire militaire des éléphants" (Paris 1843), et un excellent article d'Henri Gaidoz : "Les éléphants à la guerre et leur emploi dans les armées modernes", paru dans le numéro de la "Revue des Deux Mondes" du 1er août 1874.

Ici, nous nous occuperons particulièrement des éléphants de l'armée des Indes anglaises.

C'est surtout dans l'Inde que les éléphants ont été dressés, depuis un temps immémorial, à remplir les rôles les plus divers. C'est de là qu'Alexandre amena ceux qui furent décrits pour la première fois par le naturaliste Aristote, qui les observa mieux que Buffon lui-même, puisque celui-ci soutient contre Aristote que le petit éléphant tette sa mère avec sa trompe et non avec sa bouche, alors que c'est tout le contraire, et que le philosophe grec a raison contre Buffon.

Depuis que les Européens se sont établis dans l'Inde, ils ont, comme les Indous, employé les éléphants tout autant que les chevaux et les autres animaux domestiques. Ces animaux sont, notam-

Tennent. Le nombre ordinaire des captures varie de 50 à 100 par année. Un dépôt central de remonte, connu sous le nom de "Khedda", est établi à Dacca, dans le Bengale, et c'est de là que les éléphants, une fois dressés, sont envoyés aux divers services. Les éléphants ainsi capturés coûtent au gouvernement environ 100 livres sterling par tête, alors que, dans les foires, un éléphant se vend près de 140 livres. C'est une somme minime, si l'on songe à la taille de l'animal et au nombre d'années pendant lesquelles, grâce à sa longévité, il peut rendre des services à ses maîtres. Les éléphants peuvent travailler depuis l'âge de dix-huit ans, jusqu'à l'âge de soixante-dix et quatre-vingts ans : on les considère comme étant dans toute leur vigueur de vingt-cinq à soixante ans.

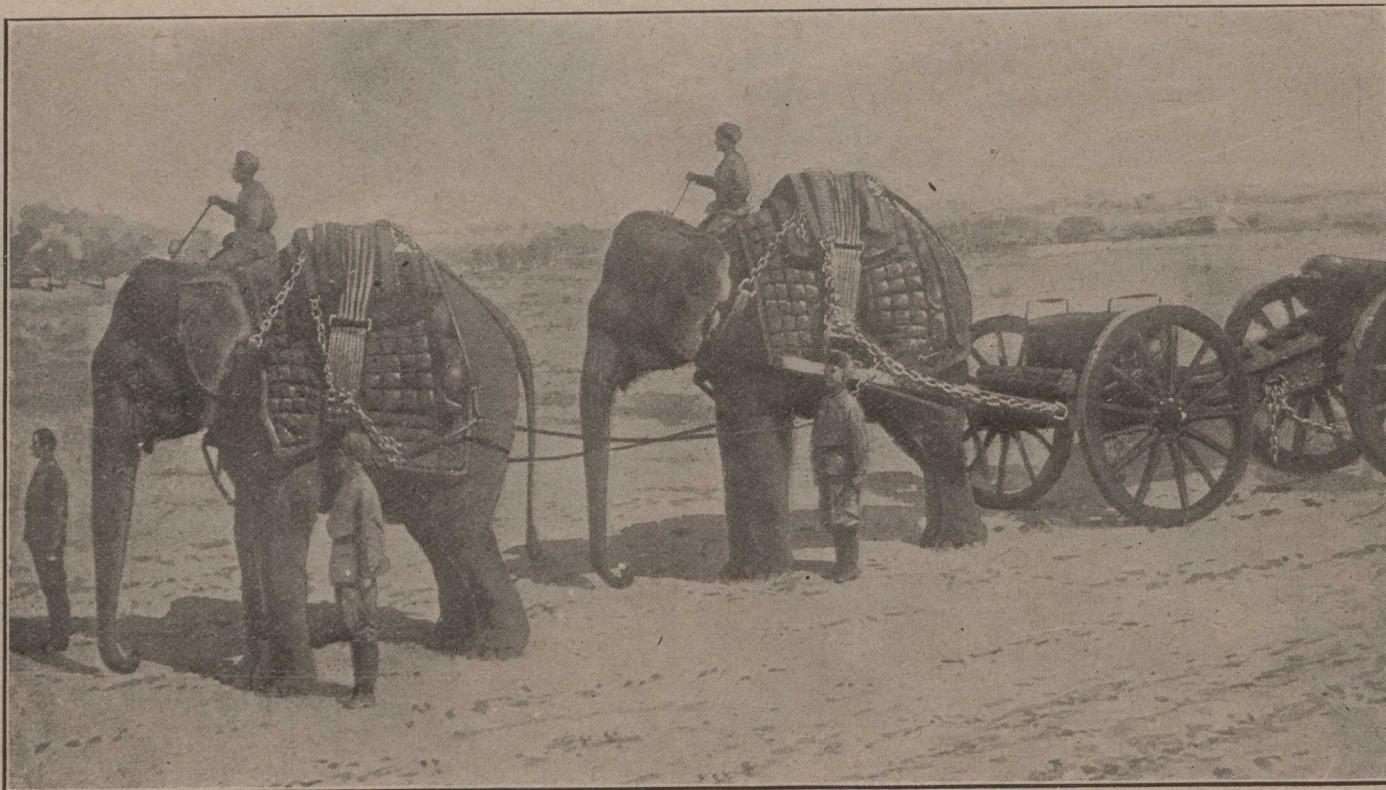
Le gouvernement britannique de l'Inde emploie les éléphants à la fois dans les services civils et dans les services militaires.

Au civil, ils concourent principalement aux opérations de la triangulation, des administrations du télégraphe et des forêts, et aux cortèges solennels des vice-rois et des gouverneurs de province. Dans l'île de Ceylan, ils figurent au service des ponts et chaussées ; on les emploie à traîner ou à porter de lourds matériaux, pierres et poutres. Dans la coupe des forêts, ils transportent les pièces de bois et les disposent en piles. L'animal montre dans cette opération une dextérité surpre-

difficilement, et dans les régions de montagnes, ils rendent des services inappréciables ; mais dans ce dernier cas, il faut réduire leur charge de moitié. Leur charge ordinaire est de 615 kilogrammes en plaine et de 337 dans la montagne ; cependant, dans la campagne d'Abyssinie contre Théodoros, en 1868, cette charge a été de beaucoup augmentée. Ils ne se servent de leur trompe que pour donner un "coup de main", par exemple, lorsqu'il s'agit de tirer d'embaras un chariot ou une pièce d'artillerie.

Dans l'Inde, l'éléphant est principalement bête de somme, non bête de trait, bien que ce soit ce dernier rôle qu'on puisse lui faire remplir le plus aisément sans crainte de le blesser. Malgré son nom de pachyderme, l'éléphant a la peau très délicate : elle est souvent irritée par le harnais, surtout quand le temps est humide. Aussi, Tennent dit-il que le travail auquel on puisse le plus avantageusement employer l'éléphant, est celui de bête de trait ; mais, si on l'attelle à un chariot construit et chargé en proportion de sa force, les routes seront défoncées par la charge. D'autre part, si l'on réduit la charge de façon à ne pas dégrader les routes, par exemple à 1,500 kilogrammes, comme cela a été essayé plusieurs fois à Ceylan, on a plus de profit à se contenter de boeufs ou de chevaux, dont l'entretien est moins coûteux.

Aussi, est-ce uniquement dans l'artillerie qu'on



LES ÉLÉPHANTS DE L'ARMÉE DES INDES.—Convoy d'artillerie et de munitions

ment, employés en très grand nombre dans les divers départements de l'administration anglaise de l'Inde, et ils y rendent d'importants services.

Comme l'éléphant, même pris adulte, se laisse domestiquer aisément, on a jugé inutile d'appriivoiser l'espèce et d'établir des haras d'éléphants. L'entreprise serait dispendieuse. La gestation est de vingt à vingt-deux mois, et l'animal ne peut être mis au travail que vers l'âge de quinze ou dix-huit ans (il vit de cent à cent vingt ans). A quoi bon cette dépense, quand on peut dresser les individus nés libres et pris adultes.

Le gouvernement anglais se procure ses éléphants dans l'île de Ceylan, dans le nord de l'Assam, dans les jungles de Cachar et de Chittagong (à l'est du Bengale) dans le Terai (basses-terres du Népal), dans les forêts qui s'étendent au pied de l'Himalaya, et, sur une moins grande échelle, dans celles de l'Inde centrale. Ritter, dans sa "Géographie de l'Asie", nous apprend que les éléphants des diverses parties de l'Inde se distinguent par quelques caractères différents : ceux du Népal sont plus petits, ceux du Chittagong plus forts, ceux de Ceylan, plus intelligents. Aussi, de tous ces lieux de chasse, les principaux sont-ils les jungles de Chittagong et de Cachar ; on y fait régulièrement des battues tous les deux ans ; le mode de chasse est le même que celui pratiqué à Ceylan, et qui est bien connu par les récits de

nante ; une fois qu'il est dressé, l'homme n'a presque pas à intervenir dans son travail ; quelques éléphants ont même réussi à apprendre un procédé mécanique auquel ils ont recours dans les cas extrêmes. Quand la pile atteint une certaine hauteur et qu'ils ne peuvent plus, à deux, élever jusqu'au sommet la lourde pièce d'ébène ou d'autre bois précieux et lourde, ils disposent deux autres pièces contre la pile, et, sur ce plan incliné, roulent en haut la pièce dont le poids les embarrasait. En Birmanie, on emploie les éléphants dans les scieries de bois de teck ; non seulement ils apportent le bois de la forêt, mais même ils le disposent avec leur trompe sur le support où il doit être scié en planches, le poussant avec leurs pieds jusqu'à ce qu'il soit en place, et regardant des deux côtés si tout est bien en ordre.

Dans l'armée de l'Inde, on emploie les éléphants dans les services du train et de l'artillerie. On leur fait porter les bagages et l'équipement d'un camp tout entier. Chaque colonne d'infanterie en a un certain nombre qui marchent près d'elle ; de la sorte, on évite de charger le soldat d'un bagage qu'il ne pourrait porter impunément sous le ciel brûlant de l'Inde, et lorsqu'on arrive à la fin de l'étape, il ne faut qu'un instant pour dresser les tentes et organiser le camp. Les éléphants sont aussi très utiles dans les districts marécageux, où les chevaux et les boeufs marcheraient

emploie l'éléphant comme bête de trait. Il sert à traîner les pièces de fort calibre, trop lourdes pour les jarrets des chevaux. Il y a, dans l'artillerie anglaise des Indes, des batteries de pièces de fort calibre, de 18 pour la plupart, attelées d'éléphants, et, à Calcutta même, un certain nombre de ces animaux est gardé en permanence pour manoeuvrer les grosses pièces dans Fort-William.

Les pièces auxquelles on attelle des éléphants sont d'ordinaire des pièces de 18 ; mais on peut leur faire traîner des pièces plus fortes encore, par exemple, les canons Armstrong de 40. Le poids total d'un pareil canon, de l'avant-train et de l'attelage tout entier, est de plus de 4,000 kilogrammes. La pièce est traînée par deux éléphants attelés en flèche, comme l'indiquent nos dessins, leur mahout sur le cou ; tranquilles et sérieux, ils laissent leurs trompes tomber droites jusqu'à terre, comme s'ils voulaient prendre la pose du soldat au commandement de fixe.

Les services civils n'emploient que quelques centaines d'éléphants, — les services militaires, un millier, dont le plus grand nombre sert spécialement au train. L'artillerie n'en a besoin que de quelques-uns, que l'on prend de préférence parmi les femelles, celles-ci étant d'un caractère plus doux que les mâles.

ÇA ET LÀ

AVOIR UNE DENT CONTRE QUELQU'UN

L'origine de cette expression, qui nous vient du Kurdistan, est des plus originales.

Voici la singulière coutume qui existe dans le pays :

Lorsqu'un Kurde veut se venger d'un chrétien (le cas, paraît-il, se présente fréquemment), il s'arrache une dent et va chercher querelle à ce chrétien : puis il demande justice à son chef, exhibant sa dent et jurant qu'elle lui a été brisée par son adversaire.

Le chef inflige alors au chrétien une amende proportionnée à sa fortune.

La pièce à conviction, c'est-à-dire la dent arrachée, n'étant pas saisie dans le jugement, peut servir encore à plusieurs opérations semblables.

Un proverbe dit, dans le pays :

"Le Kurde a toujours une dent dans sa poche."

UN COEUR MUSICAL

Le professeur Reitter, de Vienne, a récemment présenté à la Société de médecine interne de la ville, une femme fort étrange.

Elle possède un cœur musical.

Depuis quatre ans, elle souffrait de sérieuses palpitations.

Un beau jour, elle perçut un son élevé et harmonieux qui semblait s'exhaler de sa poitrine.

Bientôt ce bruit put être entendu des personnes qui l'entouraient.

Aujourd'hui, il est devenu encore plus aigu et plus fort, et ressemble à une voix humaine qui chanterait sur deux notes avec monotonie, mais non sans charme.

Ce son est produit par une malformation des valves qui entrent en vibration à chaque battement du cœur.

TIME IS MONEY

"Le temps est de l'argent," disent les Américains, et ce principe leur rend, paraît-il, de très grands services. Il est d'usage courant, parmi les gros bonnets du commerce, d'estimer qu'une minute est une dépense inutile.

J'ai connu un Américain qui poussait très loin cette façon de penser, comme on peut en juger par la petite scène suivante dont je fus témoin :

M. Davis, tel est le nom de mon homme, avait permis à sa femme d'aller en France rendre visite à des amis.

Mme Davis venait de s'embarquer sur un transatlantique, et je me trouvais sur le quai, près de son mari, qui avait bien voulu accompagner sa femme jusque-là.

Le bateau démarra bientôt, et, comme il est d'usage en pareil cas, un échange de salutations s'opéra aussitôt entre le navire et le quai d'embarquement.

M. Davis agita un foulard rouge, mais je le vis soudain s'approcher d'un porteur.

— Mon ami, lui dit-il, voulez-vous gagner un dollar ?

— Volontiers, répondit celui-ci.

— Eh bien ! tenez, prenez ce foulard et continuez à l'agiter jusqu'à complète disparition du bateau ; ma femme est un peu myope et, pourvu qu'elle continue à voir le foulard, tout ira bien. Voici ma carte, vous viendrez me rapporter le foulard et je vous remettrai l'argent.

Et Davis s'éloigna aussitôt, pendant que, consciencieusement, le porteur continuait à agiter le foulard rouge.



— Il est déjà trois heures du matin et personne n'est encore paru !

— Mets-toi au piano !

LEGENDE

Une légende raconte qu'une inondation envahit un village breton. L'eau montait sans cesse : les habitants durent se réfugier sur les toits, et comme l'eau montait encore : "Tiens-toi debout sur mes épaules et soutiens notre enfant, dit un père de famille à sa femme, l'eau s'arrêtera peut-être."

Et la mère obéit ; elle se hissa sur les épaules de son mari, et, sur ses pauvres épaules, elle tint debout son petit enfant. Et l'eau montant toujours, il ne resta debout au-dessus du flot que la tête blonde du pauvre enfant.

Or, juste à ce moment, la sainte Vierge vint à passer :

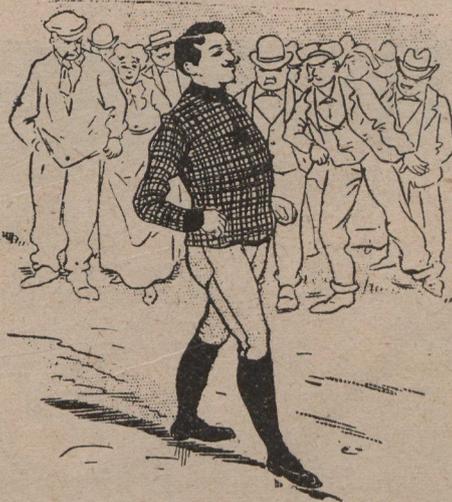
"Cet enfant est à moi, dit-elle, je veux l'emporter," et de la main elle saisit l'enfant, croyant le soulever aisément ; mais il était si lourd qu'elle fut obligée d'y mettre les deux mains.

Elle le souleva, enfin, et ne s'étonna plus du poids qui lui résistait, en voyant la mère qui tenait l'enfant, et le père, qui, de ses doigts crispés, s'attachait à la mère. Et dans un pan de sa robe étoilée, elle emporta aux cieux le père, la mère et leur petit enfant.

Image touchante de la prière faite en commun, en famille. L'une s'appuie sur l'autre, et, grâce à cette courte échelle la prière de celui-ci aide à monter au ciel la prière de celui-là, en dépit de ses imperfections.

UN PARI AMUSANT

Plusieurs jeunes gens de Marmagne, près du Creusot, discutaient au sujet de paris plus ou



moins excentriques accomplis dans d'autres circonstances. L'un d'eux, âgé de 20 ans, fit le pari qu'il accomplirait le trajet de Marmagne au Creusot, soit 7 kilomètres 400, en marchant à reculons et sans tourner la tête. Ce pari fut accepté et le parieur le gagna en faisant le trajet en moins de deux heures.

UN PASSE TROP LONG

M. Desécus a bien près de cinquante ans, mais il se croit encore assez vert pour aspirer à la main de la jeune et spirituelle Mlle Laure X...

Hier, à une soirée chez des amis communs, il s'en ouvrit à la jeune fille.

Celle-ci ne parut nullement décidée de partager la vie d'un gentleman aussi mûr. Elle hésita, cependant, à répondre pour ne pas froisser Desécus.

— Voyons, dit celui-ci, avez-vous quelque raison sérieuse de me repousser ?

Laure resta muette.

— Que me reprochez-vous ? insista le prétendant.

— Votre passé, dit Laure, obligée de répondre.

Desécus fronça le sourcil.

— Mon passé ? fit-il. Mais, mademoiselle, j'ai toujours vécu comme un honnête homme.

— Je ne dis pas non.

— Je n'ai jamais commis la moindre action répréhensible.

— Personne ne prétend cela.

— Je ne me connais pas de dettes, je n'ai jamais fait de tort à qui que ce soit.

— J'en suis tout à fait convaincue.

— Mais alors, que lui reprochez-vous, à mon passé ?

— Sa longueur, dit simplement la jeune fille.

UNE EXPERIENCE



Un savant expliquait un jour en société qu'un choc très léger peut devenir intolérable s'il est répété très souvent et au même endroit : "Ainsi, disait-il, personne ne pourrait supporter la douleur que produirait un demi-litre d'eau tombant goutte à goutte sur la tête, au même endroit."

— Es-il possible qu'un demi-litre puisse produire cet effet, répondit un jeune homme incrédule. — Et il proposa de tenter l'expérience.

Le professeur accepta la gageure et fit asseoir le jeune homme sur une chaise, au-dessous d'un bocal contenant un demi-litre d'eau pure. Après l'avoir attaché pour qu'il ne pût déplacer la tête, et recouvert d'épais peignoirs pour que ses vêtements ne fussent pas mouillés, il ouvrit le robinet de façon à laisser passer l'eau goutte à goutte.

Tout d'abord, le jeune homme affirma en souriant qu'il ressentait une agréable sensation de fraîcheur.

Il conserva ce sourire jusqu'à la cinquantième goutte. A partir de ce moment, sa physionomie prit un aspect sérieux. A la quatre-vingtième, ses sourcils commencèrent à se froncer. A la centième ses traits exprimaient un certain malaise qui parut se transformer en une douleur croissante. A la cent-cinquantième, son visage s'était contracté et dénotait une souffrance intense. Enfin, à la cent quatre-vingtième goutte, il se déclara vaincu, et affirma, quand on l'eut délivré, qu'il n'aurait pu supporter sans danger vingt gouttes de plus.

L'OMBRE DE LA TERRE

M. Flammarion a eu l'occasion, récemment, d'être témoin d'un phénomène astronomique fort intéressant. De son observatoire à Juvisy il a pu contempler l'ombre de la terre projetée sur la surface brillante de la lune. Ce phénomène arrive quelquefois dans l'Est, entre le crépuscule et la nuit. M. Flammarion a pu remarquer que l'ombre immense de la terre, d'une couleur d'un vert profond, montait lentement vers le zénith. La forme était parfaitement circulaire, environnée d'une auréole de lumière rouge de faible intensité, produite par la réfraction de la lumière de l'atmosphère.

L'AVENIR EST AUX HOMMES SOBRES

Voilà une vérité sur laquelle on ne saurait trop insister. La vie si complexe de nos jours exige que les facultés de l'homme ne soient pas alourdies ou émoussées par l'abus des boissons enivrantes, et celui qui, malgré les avertissements et les exemples propres à frapper son imagination, se laisse glisser quand même sur la pente de l'intempérance, — celui-là marche à une vieillesse prématurée, à des déceptions sans nombre, à une fin honteuse.

L'alcoolisme fait tous les ans plus de victimes que les guerres les plus sanglantes ; il brise à leurs débuts les plus belles carrières, répand le deuil et la désolation dans les foyers, inspire les crimes les plus horribles, engendre des maladies de toutes sortes ; bref, il sème le meurtre, le viol, le suicide, l'injustice, la haine, la discorde, le mal dans toutes les couches de la société.

C'est un fléau — le plus terrible de tous les fléaux — contre lequel il faut lutter énergiquement et sans relâche ; car ses ravages sont universels.

À LA GRANDE CHARTREUSE

L'expulsion encore récente des Chartreux nous engage à publier une jolie page oubliée de Topffer. Ce n'est point par hasard que nous choisissons, pour le reproduire, l'œuvre d'un protestant genevois. La respectueuse sympathie de cet étranger fera mieux ressortir ce qu'il y a de honteux dans l'intolérance de ceux qui ne savent pas plus respecter la poésie que la vertu. Voici cette page :

Il s'agit aujourd'hui de visiter la Grande-Chartreuse : notre tournée a été entreprise dans ce but ; aussi, levé dès l'aube, M. Topffer interroge le temps d'abord, qui est sombre et chargé, baromètre ensuite, qui promet des sérénités radieuses. Alors, ne sachant trop que décider, il consulte ses compagnons, qui, presque tous, sont d'avis qu'il faut partir, bouger, affronter, plutôt que de se claquemurer dans ce bourg des Echelles, vrai nid de douaniers...

Les abords de la montagne sont frais, boisés, délicieux ; ils vaudraient la peine d'être visités pour eux-mêmes, si un peu plus loin le spectacle ne devenait ravissant de verdure, de solitude, de sauvage majesté. A Fourvoirie, première entrée du désert, la vallée se resserre tout à coup en gorge étroite, et, par l'ouverture que laissent entre elles des parois de rochers couronnés de bois et festonnés de lianes et d'arbustes, l'oeil entrevoit au delà comme un tranquille Elysée où croissent épars, sur des pelouses naturelles, les plus beaux arbres du monde. L'on approche, l'on s'engage dans le défilé, où la lumière est sourde, mystérieuse, comme si l'on se trouvait errer sous les arceaux d'une nef gothique, et au-dessous de soi l'on voit un torrent courroucé, le Guermort, qui, après s'être follement brisé contre les antiques culées de deux ponts moussus, s'en va faire tourner plus loin les roues de quelques usines ensevelies sous des noyers séculaires.

Fourvoirie est la première entrée du désert, c'est-à-dire de cette enceinte fermée de hautes montagnes, où, vers 1804, saint Bruno pénétra avec ses Chartreux. Aucun asile sous le ciel ne pouvait mieux convenir à un ordre religieux dont la solitude et le silence constituent la règle, et aujourd'hui même, après que tant de siècles ont tout changé, tout bouleversé autour de ces monts, l'enceinte choisie par saint Bruno est encore aussi solitaire, aussi déserte, que lorsqu'il vint y cacher sa vie. Nulle habitation ne s'y voit que la Chartreuse et ses dépendances, nul bruit ne s'y fait jamais entendre que celui des orgues ou des cloches du monastère, en sorte que la vallée tout entière présente l'aspect d'un vaste sanctuaire, où quelques religieux se pressent autour des autels.

Ceci tient avant tout à la configuration des lieux. De toutes parts, en effet, une zone de monts entoure comme d'une inaccessible muraille les pentes boisées et les hauts pâturages qu'on appelle ici le "désert". En deux uniques endroits, deux torrents se sont pratiqué une issue, dont l'homme a profité pour pénétrer dans la contrée, en sorte que les Chartreux pouvaient s'y renfermer et s'y renfermaient réellement comme dans une maison, au moyen de deux portes dont on voit en passant les ruines.

Avant la Révolution, les Chartreux, outre leurs autres propriétés, possédaient l'enceinte tout entière ; seigneurs du lieu, ils voyaient d'immenses troupeaux s'engraisser dans leurs prairies. Le Guermort, descendu de leurs montagnes, allait hors du désert faire crier la roue des diverses usines qu'ils exploitaient. Quant aux arbres, ils ne leur demandaient que de l'ombrage, les laissant d'ailleurs croître et grandir pour l'agrément des yeux. Puis, si quelque étranger s'était détourné de sa route pour monter jusqu'au couvent, ils l'y traitaient selon son rang : sa mule se régalaient au pâturage, ses gens étaient abreuvés, hébergés, et jamais ils ne permettaient qu'aucune rétribution fût acceptée en retour de cette noble et courtoise hospitalité. Temps de grandeur, temps d'opulence, dont les Chartreux actuels ne parlent pas sans que le regret leur serre le coeur.

En effet, maîtres déchus du désert, ils n'y possèdent plus que les murailles de leur cloître et quelques bouts de prairie ; quant à leurs bois, l'Etat s'en est chargé, et, se faisant bûcheron, il abat les forêts, il met en planches les hêtres sécu-

lares, il sacrifie au vandalisme de la coupe réglée le mystère des plus beaux ombrages, en même temps que, plus bas, des capitaux profanes exploitent à qui mieux mieux les usines saintes... Que si donc les Chartreux font maigre aujourd'hui, s'ils se mortifient, s'ils se macèrent, c'est vraiment nécessité autant que ferveur, misère autant que dédain des richesses, tristesse légitime autant que mépris des joies du monde (1).

Ah ! mais si jamais le bûcheron leur tombait sous la main !... Et ce serait bien fait ! car enfin, c'est une barbarie indigne que de taillader, que de mettre en tronçons, pour les envoyer vendre au marché, ces arbres magnifiques, seul luxe de cette solitude monastique, et qu'avaient épargnés l'ancien régime, la Révolution et l'Empire.

Après que nous avons monté pendant trois heures environ, le bois s'éclaircit, la vallée s'ouvre, et tout à l'heure se présente à nos regards la Chartreuse, édifice immense percé de jours étroits, ceint d'une muraille nue et silencieuse comme une ville dépeuplée. Nous longeons le pourtour de cette muraille, et, arrivés au portail, nous ébranlons la cloche. Un Chartreux s'approche, ouvre sans mot dire, et nous précède au travers d'une grande cour, jusqu'à la porte du monastère, où il nous remet aux mains du Père dom Etienne. Le Père dom Etienne, jeune encore, est un Chartreux qui a été délié de son voeu de silence, aux fins qu'il puisse recevoir les étrangers. Il nous conduit, au travers de longs corridors déserts, dans une grande salle obscure, et après nous avoir fait rafraîchir, il nous distribue nos cellules.

Ceux qui aiment à se replacer dans les âges passés et à revivre quelques moments dans un autre siècle, en se transportant dans ce séjour, goûteront l'illusion tout entière. La Chartreuse est un débris complet du Moyen-Age, un débris non res-

avoir végété paisibles pendant dix, vingt années, ils accueillent la mort comme on fait d'un larron qui n'a rien à vous voler.

Après que nous avons pris quelque repos, le Père dom Etienne nous fait voir l'intérieur du couvent. Nous visitons le réfectoire, la bibliothèque, pillée dans la Révolution, et dont nous retrouverons les richesses dans la bibliothèque de Grenoble ; enfin, curieux que nous sommes de connaître l'habitation d'un Chartreux, dom Etienne souscrit à notre désir en nous introduisant dans une cellule, vide à la vérité, mais absolument semblable aux quarante-deux cellules qui sont habitées dans ce moment. C'est un petit appartement de deux étages, propre et commode, qui ouvre d'un côté sur le corridor, de l'autre sur un petit jardin clos de murs dont le Chartreux a la disposition. Des fenêtres de la cellule on ne peut voir que ce jardin et la cime des montagnes qui enserrant la vallée.

Au centre du bâtiment est le cimetière, vaste cour où, du milieu des herbes, s'élèvent quelques croix de bois. Du corridor où débouchent toutes les cellules, l'on ne voit pas d'autre paysage que celui-là, en sorte que les Chartreux ne peuvent se rendre de leur cellule à l'église et de l'église à leur cellule qu'ils n'aient à contempler l'endroit où se creusera leur fosse. Mais ceci doit peu les attrister, tant déjà leur vie ressemble à une mort, leur prison à un sépulcre ; et de là vient sans doute que, même pour nous, simples visiteurs, nulle part le spectacle d'un cimetière ne nous a paru aussi peu mélancolique que dans cette retraite, où aucun objet ne contraste avec la sombre idée du prochain anéantissement du corps, et où tout au contraire s'y associe et s'y assortit. C'est l'ensemble, ici, et non par le spectacle seulement de quelques tombes, qui produit sur l'âme une forte et grande impression de tristesse ; et, quand du milieu des légèretés et des plaisirs de la vie mondaine on se trouve transporté soudainement au sein de ce séjour de vive pitié et de lugubre renoncement, l'on ne peut se défendre d'éprouver un trouble respectueux et une religieuse terreur...

...Après souper, par une belle et fraîche soirée, nous allons faire un pèlerinage à la chapelle de Saint-Bruno. Elle est située à trois quarts d'heure environ de la Grande-Chartreuse, dans une sorte de clairière environnée de bois épais. Tout en nous y rendant, nous venons à découvrir les réservoirs dans lesquels les Chartreux d'autrefois entretenaient pour leur ordinaire une provision de belles truites. Ce sont de petits lacs magnifiquement encaissés et discrètement placés dans l'endroit le plus retiré de la forêt. Aujourd'hui, une eau limpide, mais de truites point, et seulement une solitude admirable pour y venir rêver sur les vicissitudes de la fortune, qui ôte aux uns, qui donne aux autres, qui aux uns prodigue marée, brochets, victuailles, qui aux autres ne laisse que de l'eau claire.

Quand nous arrivons à la chapelle, la nuit est tombée, et c'est la lune qui éclaire la scène de ses douteuses clartés. Mais quoi ! à ce qui fut beau, riche, puissant dans le passé, pour n'être plus dans le présent que misérable, impuissant et sans avenir ; à ce qui et mort pour ne plus revivre, cette leur mélancolique convient mieux peut-être que l'éclat du soleil, et il semble que ce soit au moment de la journée où tout se tait, où tout s'efface dans la nature vivante, que les trépassés reparaissent avec le plus de noblesse, et pour y rencontrer le plus de sympathie dans l'imagination du voyageur.

R. TOPFFER.

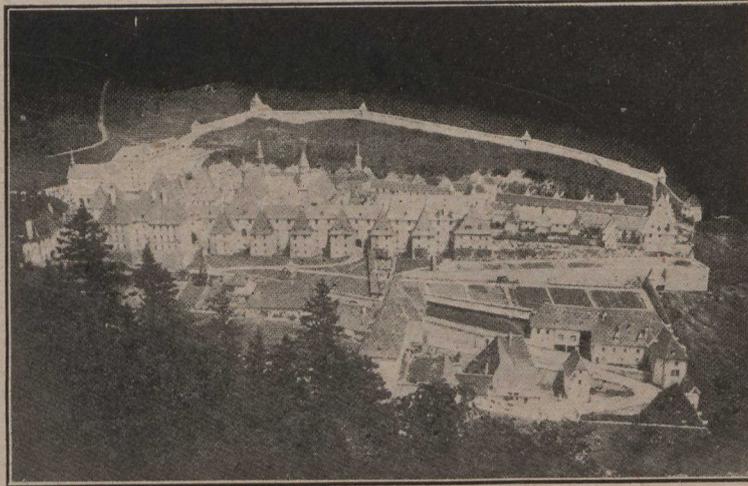
Devant le cimetière, le docteur Z... passe toujours en détournant les yeux.

— Pourquoi ce dédain ? lui demande quelqu'un.
— Pour fuir la reconnaissance. Il y a là tant de gens qui me doivent leur position.

* * *

Deux dames élégantes sont arrêtées devant une vollière, au Jardin d'Acclimatation.

— Quels jolis petits oiseaux, dit l'une.
— Superbes, répond l'autre.
— Mais quel dommage d'enfermer d'aussi ravissantes petites créatures dans des cages.
— Oui, c'est honteux... elles feraient si bien sur un chapeau.



La Grande-Chartreuse

tauré, non replâtré, où rien de moderne ne rompt l'harmonie d'un ensemble tout monastique, où tout se passe comme il y a quatre, comme il y a huit siècles. Certes, après la Révolution, après Bonaparte, après 1830, et "en France", dans le pays même de la mobilité, du changement, cette rencontre est inopinée, et c'est d'ailleurs un spectacle au moins curieux que cette petite société d'hommes qui, fidèles aux traditions de l'ordre de saint Bruno, et renonçant à des chances de fortune ou à des avantages de position, viennent s'ensevelir dans cette retraite pour y achever, entre les quatre murs d'une cellule, la somme entière de leurs jours. Hélas ! les jours de ce monde sont si fragiles, si impurs ; le bonheur même, là où il réside, est si passager, menacé de si près, si certainement suivi de déclin, de regret et d'amertume, qu'à considérer même au point de vue temporel et terrestre la part que ces hommes se sont choisie, il se peut encore qu'elle doive compter parmi les bonnes. Au lieu de mourir comme nous par degrés et avec tant de douleur et de déchirement à chaque signe, à chaque annonce, à chaque appel que veut bien nous adresser à l'avance la reine du sépulcre, ils meurent, eux, tout d'une fois, le jour où, renonçant au monde et à ses fêtes, ils s'en viennent apporter ici un coeur guéri d'ambition et vide de désirs. Des pratiques austères, des habitudes uniformes, la promenade, les repas, le sommeil, remplissent dès lors leurs heures, et après

(1) Il ne faut pas oublier que ceci est écrit par un protestant, par un auteur peu fait, par conséquent, pour comprendre l'âme d'un religieux.

PAGE DE SAINT NICOLAS

NOTRE CONCOURS

Pour des raisons d'ordre absolument majeur, nous sommes forcés de remettre au 4 juillet, c'est-à-dire après la Saint-Jean-Baptiste, la publication du résultat du concours.

Les noms des lauréats ainsi que leurs portraits seront alors publiés, et les primes seront distribuées ensuite.

COURRIER DE SAINT-NICOLAS

ANGELA R., Québec. — Que la petite Angela se rassure, saint Nicolas ne l'oubliera pas dans ses faveurs, elle sait trop gentiment se rappeler à son souvenir.

MARGUERITE M. M. ST GEORGES, Beauce. — J'espère bien que ton pressentiment ne te trompera pas, ma petite Marguerite, et, en attendant, je te rends au centuple tes gracieux saluts.

LUCIENNE-V., St Alban. — Reçu cette fameuse quatrième réponse, et j'en tiens compte ; ne crains rien. Je savais bien que tu finirais par trouver toute seule. Es-tu toujours sage ?

UN HÉROS DE QUINZE ANS

Il y avait une fois un petit berger à Villers-Farlay, dans les montagnes du Jura. Il avait quinze ans et s'appelait Jean-Baptiste Jupille.

Pendant qu'il gardait son troupeau, des enfants qui jouaient auprès de lui furent attaqués par un chien enragé. Il se jeta devant eux pour les protéger : à coups de fouet il voulut chasser l'animal, qui se précipita sur lui, le poil hérissé, la bave à la gueule, et lui saisit la main gauche, qu'il déchira sous ses crocs. Sanglant et lacéré, le pauvre garçon n'eut pas même la pensée de fuir ; il fit face à la bête, que la rage semblait rendre invincible, et lutta contre elle. De la main droite il ouvrit la gueule écumante, en dégagea sa main gauche, reçut encore plusieurs morsures, et,



avec cette rapidité de décision que donne le sang-froid du vrai courage, il lia le museau du chien à l'aide de la lanière de son fouet ; puis il l'assomma à coups de sabot. Le chien était de forte taille, et le sabot aussi. Le chien était mort, les enfants étaient sauvés, mais Jupille était couvert de morsures.

Il n'était pas seulement blessé, il était empoisonné par le virus rabique et destiné à expirer dans d'horribles souffrances. On l'amena à Paris, chez M. Pasteur, qui venait de découvrir le moyen de guérir la rage. Le résultat du traitement fut un triomphe ; Jupille, qui devait fatalement mourir, fut sauvé.

Aujourd'hui, sa statue s'élève devant l'Institut Pasteur, et Jupille, à qui son héroïsme valut une médaille d'argent, est concierge au célèbre Institut de la rue Blomet, à Paris.

HISTOIRE D'UN OURS, D'UN RENARD ET D'UNE ABEILLE

Il y avait une fois, au fond des montagnes des Pyrénées, un ours et un renard, qui s'en allaient de compagnie à travers les forêts.

L'ours, gras et lourd, cheminait avec peine. Le renard, maigre et plus agile, trottait lestement à ses côtés.

Après une longue marche, ils étaient arrivés au sommet d'une haute montagne, et là ils s'étaient assis à leur manière pour se reposer.

Tandis qu'ils jouissaient ainsi de la sécurité que leur offraient les solitudes, un bruissement léger passant dans les airs leur fit dresser les oreilles et tourner le museau.

C'était une abeille à la recherche de fleurs, dont elle comptait puiser le suc pour composer son miel.

A la vue de deux compères, l'abeille se posa sur une branche de houx à côté d'eux :

« Bonjour, mes seigneurs », fit-elle gentiment.

L'ours répondit par un grognement et le renard glapit une sorte de salut.

L'abeille fit d'abord les frais de la conversation. Elle raconta sa joie de parcourir ces montagnes embaumées par le thym et le serpolet, émaillées de fleurs rares ailleurs, l'arnica, par exemple, dont la fleur jaune communiquait des vertus spéciales à son miel ; le rhododendron rose, nécessaire aux mélanges subtils qu'elle composait.

L'ours, silencieux, considérait les espaces.

Le renard, plus sociable, disait, d'une voix flûtée, qu'il aimait aussi les voyages, qu'il ne connaissait pas la fatigue.

« Je me suis assis, fit-il, pour obliger mon lourd compagnon, qui soufflait comme un boeuf en gravissant la côte. »

A ce moment, l'ours darda sur le renard un petit oeil féroce, et celui-ci, interloqué, s'arrêta net.

Puis il lui dit d'un ton railleur :

« Je me demande, messire renard, pourquoi je t'ai accepté pour me faire escorte, car tu es grotesque avec ton poil roux et ton museau en pointe. Et vous, madame l'abeille, ajouta-t-il en se tournant vers elle, vous n'êtes point belle non plus, avec votre taille si serrée qu'elle vous coupe presque le corps en deux. Et puis, vous allez comme une étourdie, de-ci, de-là, en faisant un bruit insupportable. Ne pouvez-vous me laisser en paix, et avez-vous oublié que je vous écraserais en soufflant simplement sur vous ? »

Le renard, qui redoutait la méchanceté de l'ours, demeurait coi. Mais l'abeille, froissée de voir mépriser sa fine taille et son vol musical, se dressa sur sa branche et, d'un air arrogant :

« Sais-tu, seigneur l'ours, que tu n'as pas conscience de ta laideur ? Tu ne vois donc pas, lourdard, que tu es là encore essoufflé et suant pour une promenade à travers bois, tandis que moi, je vole dans le ciel des journées entières, sans fatigue, ne me reposant que sur des fleurs, le temps de boire à leur calice le meilleur d'elles-mêmes ? Il faut que je châtie ton insolence ! »

Aussitôt elle fait vibrer les airs d'un bourdonnement plus fort. A cet appel, d'autres abeilles accourent, et, promptes comme l'éclair, vont se loger dans les oreilles et dans les narines de l'ours, qu'elles piquent cruellement. Celui-ci se roule par terre et pousse des grognements affreux en demandant grâce.

Le renard, le voyant dans cet état et ne le craignant plus, se prend à rire de toutes ses forces, en se tenant les côtes avec ses pattes. Puis, cet accès d'hilarité passé, il s'écrie :

« N'est-ce point une honte de voir le plus gros et le plus fort des animaux poilus demander grâce à de viles créatures comme les abeilles ! »

Il n'a pas fini que plusieurs abeilles attachées à son museau le piquent si fortement qu'il s'enfuit en hurlant d'une façon lamentable et va tomber, affolé par la douleur, dans un précipice, où il trouve la mort.

Quant à l'ours, horriblement gonflé, le museau tuméfié, presque aveugle, il se traîne vers la forêt pour chercher un refuge, tandis que les abeilles

bruisent avec leurs ailes un chant de triomphe.

Cette histoire du temps passé, que j'ai entendu raconter bien des fois, et toujours avec plaisir, par les montagnards des Pyrénées, apprend qu'on ne doit jamais se moquer des plus petits que soi, car il peut en cuire.

GASTON VUILLIER.

LE BOUQUET DE VIOLETTES

C'était, mardi matin, sur la place Saint-Sulpice. Une marchande de fleurs était installée le long du mur de l'église, à côté d'une vieille femme aveugle. Une petite fille passe, revenant de l'école. Elle voit les bouquets de violettes qu'au printemps on vend pour un sou. Elle en prend un et en respire le parfum. Il embaumait. Alors, elle met sur la table une pièce de deux sous.



—Rendez-moi un sou, dit-elle.

—C'est deux sous, répond la marchande.

—Deux sous ! s'écrie l'enfant. Puis, après l'avoir de nouveau et avec un soupir de regret respiré, elle le rend, reprend ses deux sous, et les dépose dans la sébile de l'aveugle.

Ce mouvement spontané, n'est-ce pas une charité charmante ? L'enfant semblait dire, en s'en allant, toute gaie : « Je ne suis pas assez riche pour m'accorder deux sous de violettes ! »

LA CHANSON DE L'ALOUETTE

Je suis, je suis le cri de joie
Qui sort des prés, à leur réveil ;
Et c'est moi que la terre envoie
Offrir le salut au soleil.

Je plane et chante la première
Dans l'azur frais où l'aube éclôt ;
Je me baigne dans la lumière,
Et vais me rirer dans un flot.

Je dis au malade qui veille :
« Bénis Dieu, la nuit va finir. »
Au laboureur que je réveille :
« Fais ton sillon pour l'avenir. »

Je suis, je suis le cri de joie
Qui sort des prés, à leur réveil ;
Et c'est moi que la terre envoie
Offrir un salut au soleil.

LAPRADE.

M. BÉBÉ EST UN GRAND GARÇON, LUI !

M'sieu Bélé, l'autre jour, est resté tout seul à la maison, pendant dix grandes minutes. Maintenant que m'sieu Bébé va sur ses cinq ans, on peut bien, n'est-ce pas, lui confier la maison ? C'est un tout à fait grand garçon.

Malheureusement, il l'oublie quelquefois, et dès qu'il s'est senti seul, il n'a rien eu de plus pressé que d'aller dans la cuisine, de monter sur la chaise de la bonne, et, là, de s'emparer d'un pot de confiture, qu'il guettait depuis la veille.

Il le rapportait triomphalement, serré à deux bras contre sa poitrine, quand, voyez la malchance ! il se heurte à sa cousine, Jeanne, qui rentrait justement du jardin.

Sa cousine Jeanne est une demoiselle raisonnable, presque bonne à marier maintenant, puisqu'elle a quinze ans.

—Tu sais, m'sieu Bélé, dit-elle, ta maman va te gronder pour sûr !

—Oh ! là, là, écoutez-la, elle dit : ta maman !

—Eh bien, comme dis-tu donc, toi ?

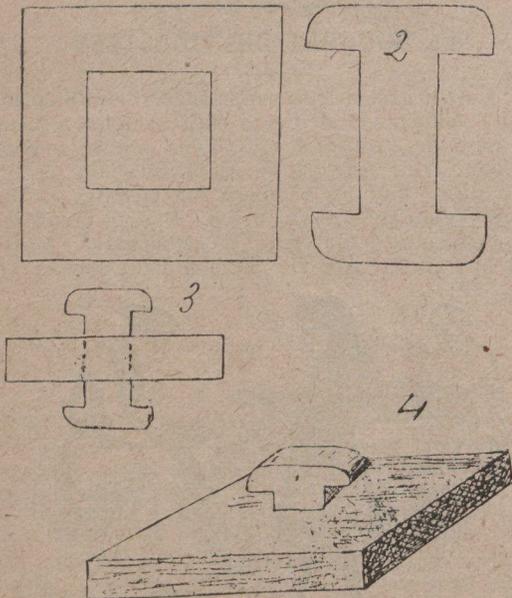
M'sieu Bébé se rengorge, la toise dédaigneusement, et, haussant les épaules :

—Je dis : ma mère !

RÉCRÉATION EN FAMILLE

LA CHEVILLE MYSTERIEUSE

Voici une expérience qui va démontrer deux phénomènes : la compressibilité du bois et sa dilata-

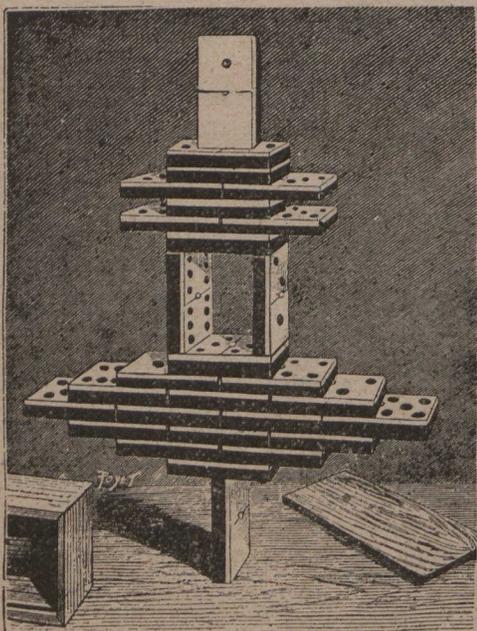


tation par hygrométrie. On commence par percer un trou carré dans un morceau de bois blanc de peu d'épaisseur ; on exécute ensuite un double T, comme la figure 2, taillé toujours dans du bois blanc, de façon qu'il ne puisse pas passer dans la mortaise No 1. Il s'agit pourtant de le faire entrer sans rien briser. On y arrive en prenant une extrémité du double T dans un étau, sous une presse, ou en frappant dessus avec un marteau, afin de le compresser ; en cet état, le T passera dans la mortaise.

Pour le ramener à son état primitif, il suffira de plonger dans l'eau la partie pressée. L'eau dilatera les fibres du bois, et en séchant, celles-ci ne se contractant pas, il est impossible alors de savoir (pour les personnes non prévenues) comment on a pu entrer une pièce dans l'autre (fig. 3). On réussira très bien cette récréation en se servant du bois de peuplier ou de sapin.

EQUILIBRE D'UN JEU DE DOMINOS

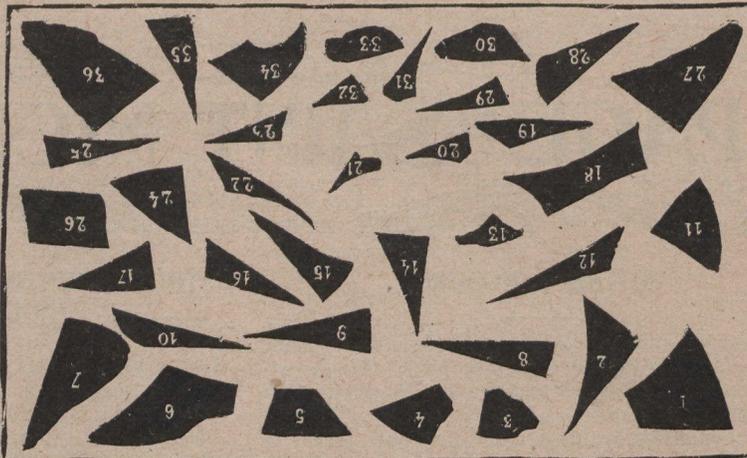
Notre vignette montre le moyen de faire tenir un jeu complet de dominos sur un seul domino placé sur champ. Pour faciliter la construction, on commence par placer trois dés sur champ, et l'on établit la construction sur une base solide, par le premier domino horizontal posant sur trois supports. Quand l'édifice est construit, on retire délicatement les deux dés qui avaient servi de support à droite et à gauche, et on les pose avec délicatesse à la partie supérieure du monument fragile. L'équilibre a lieu, pourvu que la verti-



cale même du centre de gravité du système passe par la base de sustentation du domino inférieur. Il faut opérer sur une table bien horizontale et convenablement calée sur le parquet.

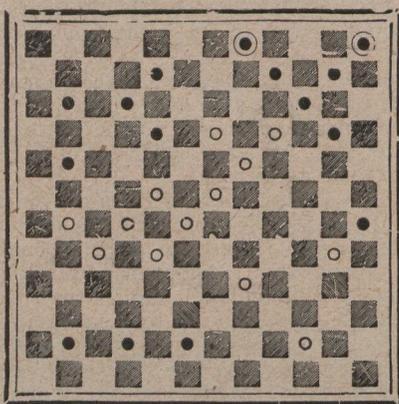
UN AMI DE LA FRANCE COUPE EN MORCEAUX.

Notre dessinateur avait fait un beau portrait en silhouette d'un grand ami de la France. Mais son petit garçon a promené le ciseau dans le dessin, l'a réduit en ces nombreux morceaux que vous voyez ci-contre. Découpez les morceaux en suivant le contour, sans les entamer, et collez-les sur une feuille de papier, en les rapprochant, de façon à reconstituer le portrait primitif. Ecrire le nom du personnage représenté. Ne pas tenir compte des numéros, qui n'ont pour but que de rendre plus claire la solution que nous donnerons.



LE JEU DE DAMES

Composé spécialement pour l'Album Universel par E. St Maurice, père, Saint-Henri. Noirs, 15 pièces.



Blancs, 13 pièces.

Les blancs jouent et gagnent.

UN TRESOR DANS UNE CARTE

Faire sortir une pièce de 50 centins d'une carte en la pressant entre ses doigts.

Avant de vous présenter pour faire ce tour, prenez une pièce de 50 centins en argent, que vous garderez à l'empalme dans le creux de votre main.

—S'il vous est jamais arrivé, messieurs, d'oublier votre porte-monnaie et de vous trouver dans une société où l'on s'est mis à jouer, vous avez dû être bien gênés. Avouer son étourderie est toujours désagréable, et refuser de prendre part au jeu est inconvenant. Que faut-il faire en ce cas ?... "Ne cherchez pas ! Vous ne trouveriez certainement que des solutions incomplètes, et j'en ai une excellente à vous indiquer. Le moyen que je vais vous enseigner vous tirera d'embarras, sans que votre amour-propre en soit blessé.

"Voici : sous un prétexte quelconque, facile à trouver, vous vous emparez d'un jeu de cartes (on en prend un avec la main gauche) et vous y cherchez l'as de trèfle. (Tout en causant, on le cherche et on le montre.) Le voici... Vous savez peut-être que ce point, en cartomanie, signifie "argent". Jamais, je pense, les cartes n'ont dit si vrai, attendu qu'en effet cet as contient une certaine quantité du précieux métal."

Tout en débitant cette dernière phrase, frappez avec les doigts de la main droite quelques petits coups sur la face et le dos de la carte, puis élevez-la un peu en l'air avec la main gauche, pour faire bien voir cet as, et ne le quittez pas des yeux.

Pendant ce mouvement, vous baissez un peu la main droite et faites tomber la pièce sur le bout intérieur de vos doigts, en la maintenant légèrement entre l'index et le petit doigt, comme dans l'empalme à la coulée. Baissez alors la main gauche et posez la carte dans la main droite, afin de couvrir la pièce qui s'y trouve.

—Voyez que je n'ai rien dans la main gauche (on la retourne dans tous les sens), ni dans la droite.

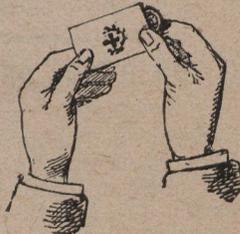
Comme la main droite n'est pas libre, on prend avec la main gauche la pièce et la carte qui la couvre. En prenant la carte, il faut avoir soin de tenir la pièce avec le médium et le pouce, qui fait pression à travers la carte, que vous avez la précaution de tenir baissée afin de cacher la pièce.

Reprenez la pièce dans la main droite, ce qui

s'exécute en approchant cette main près de la gauche qui tient la carte, puis avec le médium de la main droite, dont le dos est tourné vers les assistants, faites glisser la pièce sous la carte et remettez-la à l'empalme, ce qui vous permet de donner deux ou trois pichenettes sur la carte.

On recommence la même feinte que précédemment pour mettre la pièce sous la carte, mais cette fois on l'y gusse. Alors, tenant la carte avec la main gauche, tout en la maintenant baissée, on approche la droite, et avec le pouce (sur la carte) et le médium (dessous, sur la pièce) de cette main on fait glisser légèrement la pièce jusqu'à l'extrémité inférieure, d'où elle semble sortir. On accompagne ce mouvement de la phrase suivante :

—En pressant légèrement la carte entre vos doigts, comme ceci, vous arriverez très aisément à en faire sortir l'écu qu'elle contient.



Si, comme nous l'indiquerons la semaine prochaine, l'"Ecu magique", on se sert de la pièce double pour celui que je viens de décrire, il faut avoir soin de la maintenir à l'empalme, le couvercle en dessous, afin que les deux pièces ne puissent se séparer dans les empalmes successifs. Enfin, en la sortant de la carte, lui faire faire un demi-tour, pour que le double-fond ne soit pas aperçu des spectateurs.

DEVINETTE



Pouvez-vous trouver Tom et Jack ?

SOLUTION DES PROBLEMES DU No 57

Récréation. — On emprunte un chameau au voisin, ce qui en fait 12.
A l'aîné la moitié, soit . . . 6 chameaux.
Au second le quart, soit . . . 3 chameaux.
Au cadet le sixième, soit . . . 2 chameaux.

Total 11 chameaux.

Et l'on rend le chameau emprunté à son propriétaire.

Rebus. — Souvent femme ravie,
Bien fol est qui s'y fie.

Enigme. — Le mot est : Temps.

THE GLADIATOR

(MARCHE)

Pour Piano

JOHN PHILIP SOUSA

PIANO

ff *p* *p*

f *p*

ff *ff* *ff*

p *ff* *ff*

1^a *2^a*

1^a *2^a*

TRIO

p

1ª

2ª

ff

f

Grandioso

ff

f

1ª

2ª



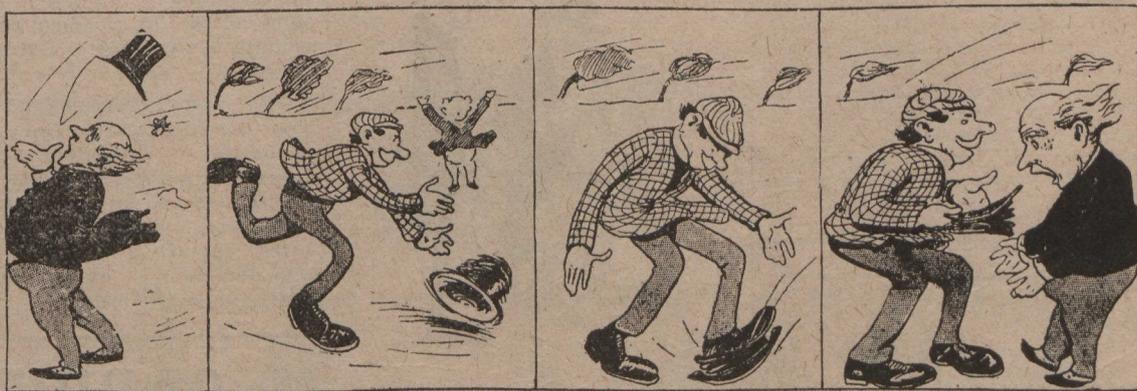
ROME.—Entrevue du monarque Allemand et du Pape Léon XIII

UNE PREUVE CONVAINCANTE



—Ta mère à toi, elle est pas riche, tandis que la mienne elle est riche ; elle a tellement de bijoux qu'elle est forcée d'en porter au Mont-de-Piété !

UN CHAPEAU TOUT NEUF



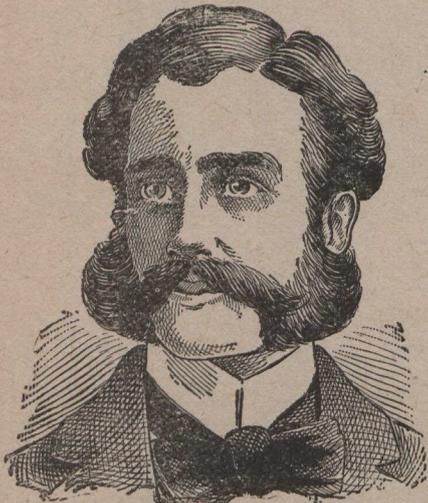
1. — Malheur ! un chapeau que j'étrene...
 2. — Faut bien rendre service à son prochain, ja- mais ce gros père ne rattraperait son chapeau.
 3. — Enfin, je l'ai, ce qui va être content !
 4. — Mon bourgeois, ne me remerciez pas, je suis trop heureux de vous rendre ce petit service.

**LES MALADES GUÉRISSENT
LES FAIBLES DEVIENNENT FORTS.**

Le merveilleux **ELIXIR DE VIE** découvert par un célèbre médecin soulage toutes les maladies.

Des cures vraiment étonnantes sont comme des miracles. Le secret d'une longue vie des temps du moyen-âge retrouve.

Le remède est envoyé gratuitement à toute personne, qui en fait la demande.



Après de nombreuses années d'études et de recherches dans les archives des Anciens, employant en même temps les expériences modernes de la science médicale, le docteur **JAMES W. KIDD**, 735 Baltes Block, Fort Wayne, Ind., États-Unis d'Amérique, annonce qu'il a découvert l'**ELIXIR DE VIE**. Il est à même, par l'aide d'un composé mystérieux, dont il a le secret absolu, de guérir toutes les maladies du corps humain. Il n'y a pas de doute que le docteur est au sérieux, les cures remarquables qu'il fait journellement le justifiant assurément. La théorie, dont il est l'originateur, est une théorie de raison et fondée sur l'expérience acquise pendant des années nombreuses d'une pratique de médecin. On ne paye rien pour mettre à l'épreuve l'**ELIXIR DE VIE**, comme il appelle ce remède remarquable, car il l'envoie absolument gratuit à tous souffrants. La quantité suffira pour persuader l'homme le plus sceptique du mérite de cette découverte admirable, sans lui coûter un centime. Plusieurs guérisons sont de véritables miracles, et sans témoins dignes de confiance, elles paraîtraient incroyables. Les boiteux ont jeté leurs béquilles et marchent après deux ou trois essais du remède. Les malades abandonnés des médecins, ont regagné l'espérance, et sont rendus à leurs familles, entièrement guéris. Rhumatismes, névralgies, les maladies de l'estomac, du cœur, du foie, du sang, de la peau et de la vessie disparaissant comme par magie. La migraine, le mal de dos, l'état nerveux, la fièvre, la consommation, la toux, les rhumes, l'asthme, le catarrhe, la bronchite et toutes les maladies de la gorge, des poumons, etc., sans guéries en peu de temps. Paralyse partielle, locomotor ataxia, hydropisie, goutte, scrofules, hémorroïdes, et poison du sang contagieux sont chassés promptement et en permanence. Les parts vitales sont restaurées à leurs puissances naturelles. Ce remède purifie le corps entier, le sang et les tissus et restaure les nerfs et la circulation et un état de parfaite santé est le résultat. Pour le docteur toutes les maladies sont égales et sont guéries par cet admirable **ELIXIR DE VIE**. Demandez le remède aujourd'hui. Le médecin le donne gratuitement à chacun qui souffre. Écrivez de quelle maladie vous souffrez et ce remède sera à votre service.



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les **Cors, Vernes et Durillons**. Énergique, Inoffensif et Garant. Envoyé par la poste sur réception au prix, **25c.** **A. J. LAURENCE**, Pharmacien, Montréal

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

AU MINISTÈRE



—Croyez-vous qu'il ronfle comme ça depuis qu'il est arrivé ! Vous trouvez ça consciencieux, vous ?
—En effet : pendant ce temps-là, le travail ne se fait pas !
—Ah ! le travail, je m'en fiche... Mais c'est qu'il me réveille à chaque instant !...



—Ben quoi !... moi aussi je lutte contre l'alcool !



—Eh bien ! père Mathieu, que devient votre fils ?
—Ben ! m'sieu l'instituteur, il est dans les gardiens de la paix, à Paris.
—Ah ! ce n'est pas étonnant... A l'école, il avait toujours eu des "bons points" (bons poings).

CHOSSES ET AUTRES

—Un homme signe quelquefois son arrêt de mort quand il endosse la signature d'un ami.
—Un peu de kérosine mêlé à la mine donne au poêle un brillant sans pareil.
—En l'an 1600, le plus haut salaire payé aux plus habiles ouvriers, en Angleterre, était six deniers par jour.
—On peut repolir les manches de couteaux et de fourchettes enivoire, en les frottant avec du papier-émery.

AUCUNE ERREUR

Cherchez un remède qui fait du bien immédiatement, qui guérit sûrement et qui coûte très peu ; vous ne trouverez que le **BAUME RHUMAL**.

MAUX DE TÊTE GUÉRIS SANS CHLORAL

Les Poudres Nervines de Mathieu ne contiennent ni opium, ni morphine, ni chloral, ni aucun autre narcotique dangereux. Extrêmement efficaces. — 18 pour 25 centins.

—Le verre n'est pas d'invention bien récente, comme on pourrait peut-être se l'imaginer. Dans de vieux tombeaux égyptiens, remontant à 3,000 ans au moins avant l'ère chrétienne, on a retrouvé des annelettes, rappelant grossièrement la tête d'un lion, et qui sont en verre fondu de teinte bleuâtre.

M. CARRIÈRE

Le populaire opticien de Montréal, occupe maintenant l'édifice portant le numéro **1741 de la rue Ste-Catherine**, Situé entre les rues Sanguinet et St-Denis.

Dr JOS. R. LALONDE,
L. D. S., Chirurgien-Dentiste,
168 rue St-Denis,
MONTREAL

Téléphone Bell Est 2543 n-x

Fête-Dieu
POUR LA PROCESSION
NOUVEAUTÉS

Gants en Dentelle
20c. et plus

En Soie
45c. et plus

Pour Manches Courtes
70c. et plus

J. B. A. LANCTOT,
FABRICANT DE GANTS,
Tel. Main 3187. **152 RUE ST-LAURENT**
Corsets et Gants réparés avec soin.

Theatre National Français

1440 SAINTE-CATHERINE
Tel. Bell Est 1736 Tel. Marchands 520
ISEMAINE DU 8 JUIN 1903

Mélo-Drame Spectacle
"LE DOMPTEUR"
(PAR A. D'ENNERY)
Nouveaux Décors et Costumes

Prix, Matinées, - 10, 15, 20, 25c
Prix, Soirées, - 10, 20, 30, 40c



Pour assurer aux bébés une peau douce et saine faites usage que du Savon

BABY'S OWN SOAP
Pur, Agréable, Délicat.
Se méfier des imitations

THE ALBERT TOILET SOAP MFG.
MONTREAL

Chez le médecin :
—Alors, docteur, l'appendicite, il faudra que je me fasse opérer ?
—Ca dépend... avez-vous de la fortune ?

Nous
Prêtons ab-
solument
sans intérêt

Achetez où Vous Voudrez

Rembour-
sable dans
20 ans
ou moins

Une Propriété, Maison ou ferme, et **PAYEZ COMPTANT**,
Nous vous fournissons pour cela tout l'argent nécessaire

ABSOLUMENT SANS INTERET

Profitez de notre offre également pour éteindre vos Hypothèques. Nous faisons déjà des affaires dans tout le Canada. Notre système a pour bases les meilleures garanties du calcul et de la finance. Notre mode d'opération est simple et honnête. Pour en obtenir des renseignements exacts écrivez ou demandez notre Pamphlet adressé gratuitement sur demande.

Capital
\$250,000
Payé.

La Cie de Prêt et d'Epargne,
A Responsabilité Limitée.
VERRET & DROLET,
No 104 Rue St. Jean, Québec.

Pouvoir d'é-
mettre
\$1,000,000
d'Actions

20 rue St Alexis, Montréal, Canada.

TOUTES CHOSES EN TEMPS

Le BAUME RHUMAL guérit les maladies de poitrine : il faut en prendre aussitôt que l'affection se manifeste.

—L'an dernier, en Angleterre, il a été publié 1,513 romans.

—Un avocat de Colmar légua 100,000 francs au bénéfice de la maison des fous, établie en cette ville, avec cette explication dans son testament : "J'ai gagné cet argent de ceux qui ont passé leur vie en procès. Ce legs est une restitution."

—Il suffit, pour empêcher les oiseaux de venir déterrer les pois nouvellement semés, de les saupoudrer de "minium" (oxyde rouge de plomb). La valeur d'un dé à coudre suffit pour une pinte.

—Un statisticien allemand a calculé (il avait du temps à perdre) que l'industrie du bicycle allait absorber cette année un million de pieds carrés de peaux de vaches, pour la seule fabrication des selles du petit véhicule à la mode.

NOUVEAU MAGASIN

Choix Exceptionnel dans les

Parfums, Poudres, Cosmétiques et Savon français, Peignes de fantaisie, Articles en Cuir de Russie, Peaux de serpents et crocodiles, Plantes artificielles, Papeteries, Articles religieux, Statuettes en Bronze, Paniers de fantaisie. Journaux, Magazine, Cahiers de modes américains, et tout objet de souvenir.

Spécial :

Un lot de MUSIQUE EN FEUILLE, vocale et instrumentale, à écouler au bas prix de

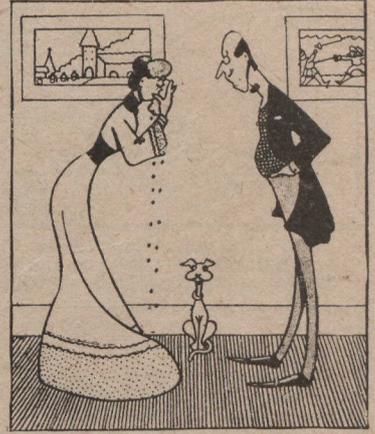
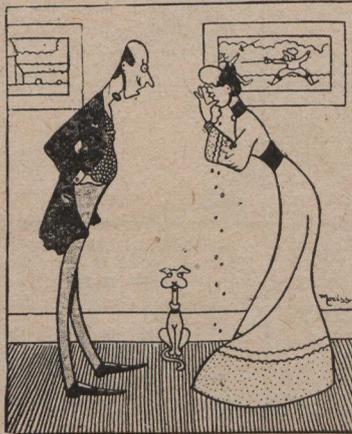
2¹/₂c

Baudoin

270 ST LAURENT

Ci-devant de Saint-Henri.

OH ! LES FEMMES !



MADAME. — Veux-tu que nous allions voir notre tante Rose ?

MONSIEUR. — La tante Rose ! elle qui s'est opposée à notre mariage ! Jamais de la vie !

MADAME. — C'est terrible !... tu ne veux jamais faire ce qui me plaît... je suis la plus malheureuse des femmes !

(20 minutes après)

MONSIEUR. — Après tout, si tu y tiens, allons voir la tante Rose...

MADAME. — Comment ! Tu veux aller chez cette femme ! Elle, qui s'est opposée tant qu'elle a pu à notre mariage... Je savais bien que tu ne m'aimais pas ! Je suis la plus malheureuse des femmes !

M. CARRIERE

Le populaire opticien de Montréal, occupe maintenant l'édifice portant le numéro

1741 de la rue Ste-Catherine

Situé entre les rues Sanguinet et St-Denis.



PRODUITS SANS RIVAUX Pour les soins de la peau

MEDAILLE D'OR, PARIS 1900
J. SIMON, 59, Faubourg St-Martin, Paris

—J'ai essayé, vainement, de tous les moyens pour faire disparaître mes taches de rousseur, dit la jolie Mlle de Sainte-Esplanade, au jeune Hector de Billembois.

—Rien d'étonnant à cela, mademoiselle, fit l'aimable chargé d'affaires ; qui pourrait se séparer d'un aussi joli visage ?

VARIETES

Sur le boulevard. Une enfant demande la charité.

—Ainsi, votre mère est bien malade, ma petite ?

—Oh ! oui, monsieur, elle n'a même plus la force de me battre.

Au cercle.

—Est-il vrai que Z... soit un lâche ?

—Lui ? il a failli avoir un duel.

—Vraiment ?
—Il en a même eu la première moitié... le soufflet.

Les enfants terribles.

Toto, à califourchon sur les genoux d'un invité absolument chauve, mais qui, en revanche, possède une superbe barbe, lui pose tout à coup cette question :

—Pourquoi donc, dis, que t'as sorti

tous les cheveux de ta tête pour les mettre à ton menton ?...

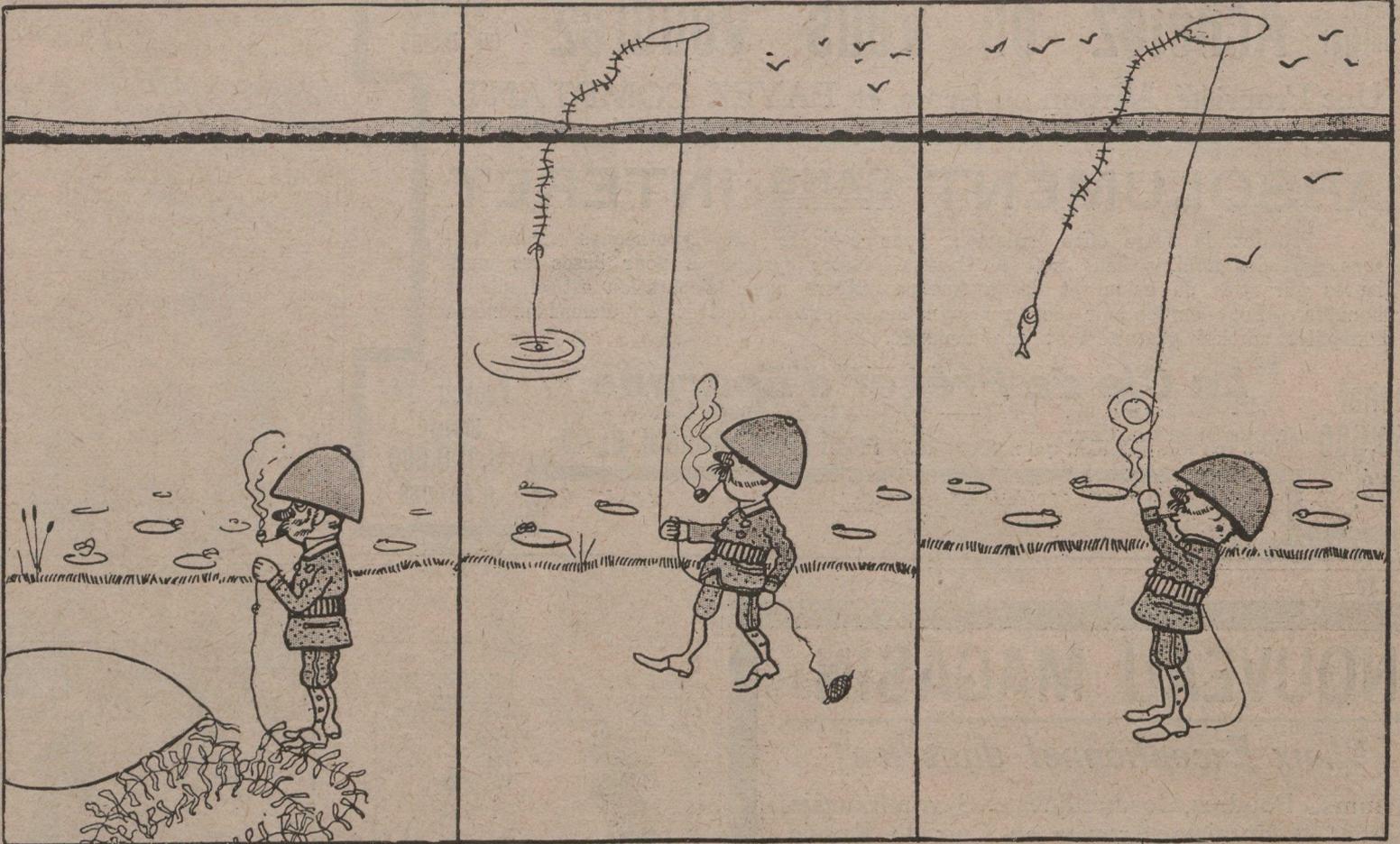
Un cas de diffamation. En consultation chez un avocat.

—Tenez, lisez, maître : " Cette infâme crapule, cette sinistre canaille, ce bandit, cet escroc..."

—Suis-je assez clairement désigné ?... Comme indemnité, le maximum s'impose...

COUP DOUBLE

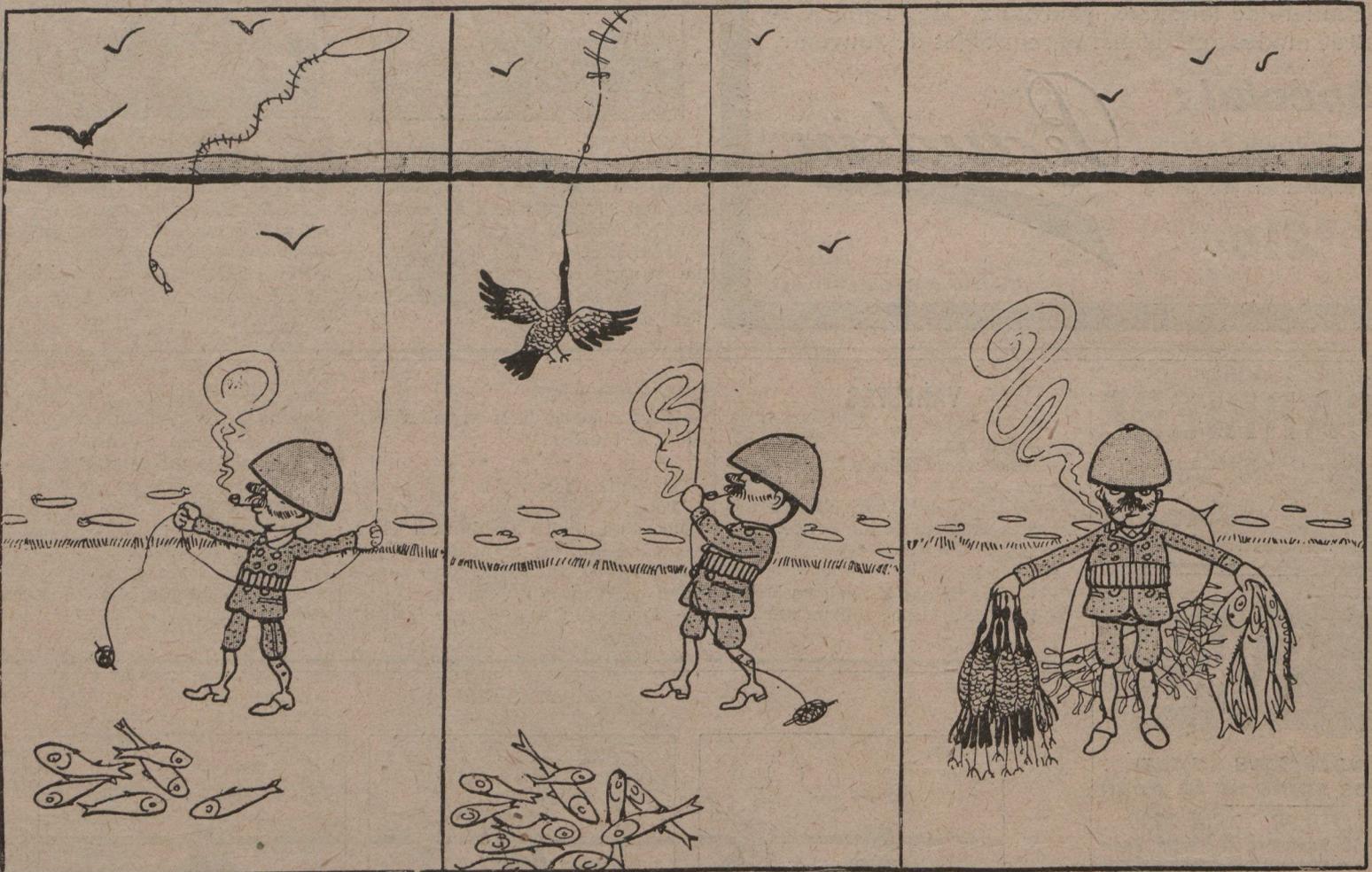




— Moi, je ne pêche jamais sur les bords des lacs, mais toujours au milieu, sans bateau ni canne: il suffit d'avoir un cerf-volant.

— Vous lui attachez à la queue une longue ligne, et vous le lancez en l'air... Dès que vous voyez que ça mord...

... vous lâchez de la ficelle, le cerf-volant remonte brusquement et le poisson est pris.



— Et, aux plaisirs de la pêche vous voulez rajouter les émotions de la chasse, vous laissez planer le cerf-volant.

— Les outardes, très friandes de poissons, se font rapidement prendre.

— Comme vous le voyez, c'est très simple et pas coûteux. Essayez, vous verrez!